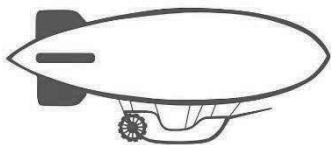


VILLE JACQUES-CARTIER, HAUTE EN COULEUR

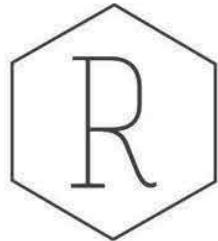




*Société historique
du Marigot*

Responsables du projet Ville Jacques-Cartier, haute en couleur
Louise Levac (2017-2021) et Joëlle Perron-Oddo (2022-2024)

Révision et édition du livret
Joëlle Perron-Oddo et Florence Choquette
Archives photographiques
Marcela Aranguiz



ORGANISME | **RÉS.PIRE**

Collecte de données, supervision
Nathalie Boucher
Analyse et rédaction du livret
Étienne Perreault-Mandeville

Tous droits réservés © Société historique et culturelle du Marigot, 2024



Entente de développement culturel



Photos de la page couverture

À gauche : L'hôtel de ville de Jacques-Cartier peu après sa construction, 1952.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 019

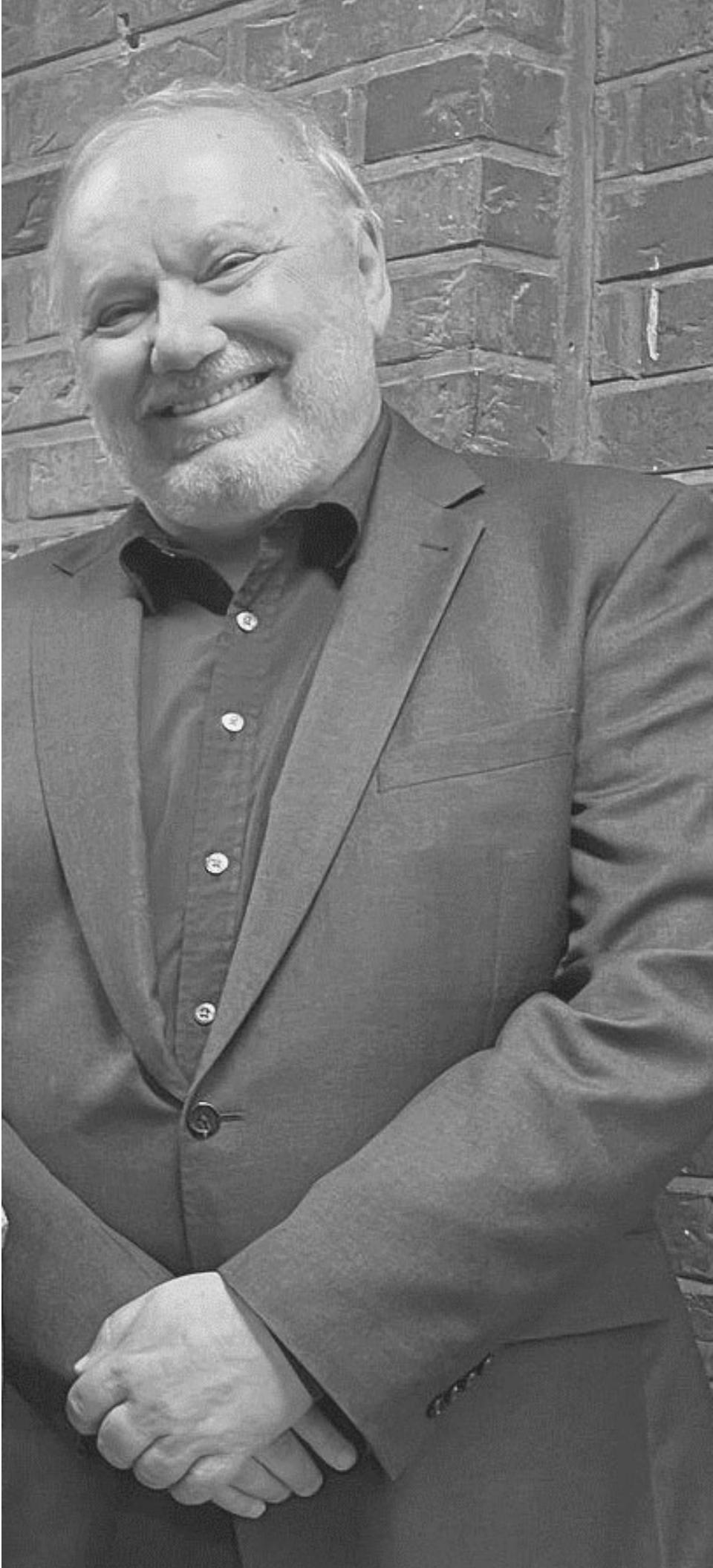
Au centre : Laurent Mercier devant sa maison, à Ville Jacques-Cartier sur la rue Manseau (Curé-Poirier), 1953. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1100

À droite : Photographie montrant une glissoire qui se trouvait entre la rue Front et le boulevard Curé-Poirier, à Ville Jacques-Cartier. On aperçoit des gens qui montent les marches de la glissoire, ainsi que quelques personnes qui glissent, entre 194- et 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7721

Table des matières

Mot du président	3
Remerciements	5
Préface	6
Santé et soins	17
Éducation et scolarité	24
Sports et loisirs	38
Communautés ethnoculturelles	49
Transports et mobilité	54
Commerces de proximité	62

Mot du président



Au début des années 1900, Longueuil était une petite municipalité de moins de 3000 habitants qui faisait partie du comté de Chamby. Au XX^e siècle la démographie a explosé pour en faire aujourd’hui la cinquième ville du Québec avec une population de plus de 250 000 personnes.

Des villes se sont créées autour de Longueuil pour gérer cet essor. Parmi celles-ci, la plus notable était Ville Jacques-Cartier.

Ville Jacques-Cartier, fondée en 1947, était un creuset de la vie ouvrière au Québec. L’essor de l’est de Montréal a amené une grande population à migrer sur la Rive-Sud. Le prix de l’immobilier était bas et les modestes salaires des travailleurs leur permettaient d’aspirer à une résidence. Les conditions de vie étaient difficiles.

La ville est devenue un laboratoire sociologique du syndicalisme, du militantisme, du progressisme et de la cause souverainiste. Leurs revendications sociales ont inspiré tout le Québec.

Lorsque Ville Jacques-Cartier s'est fusionnée à Longueuil en 1969, elle comptait pour 80% du territoire de la nouvelle municipalité.

La Société historique et culturelle du Marigot s'est fait un orgueil de souligner l'apport de Ville Jacques-Cartier à Longueuil. Elle a étalé sur sept ans une série d'événements et d'activités commémorant cette municipalité qui n'a duré que 22 ans, mais qui a laissé sa marque perpétuelle à Longueuil et pour l'ensemble du Québec.

La Société espère que cette initiative permettra aux Longueillois et au Québec d'apprécier cet apport dans notre culture nationale.

A handwritten signature in black ink, appearing to read "Michel Fragasso".

Michel Fragasso, président

Remerciements

Nous remercions sincèrement toutes les femmes et tous les hommes*, anciens adultes et enfants de Ville Jacques-Cartier, qui ont témoigné dans le cadre du projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur*.

Démarrage 2017-2018 (Témoignages recueillis par Sylvie Boyer et Nathalie Boucher) : Bernadette, Cécile, Jean-Guy, Lucile et Roger

Capsules vidéo 2017 (Entrevues et montage par des étudiants du département de Techniques d'intégration multimédia du cégep Édouard-Montpetit) : France, Françoise, Mario, Pierre, Pierre, Pierrette et Rachel

Entretiens initiaux 2019-2020 (Témoignages recueillis par Nathalie Boucher et Louise Levac, selon la méthode de l'histoire orale) : André, Beverly, Claude, Claude, Denis, Diane, France, Gerry, Ginette, Ginette, Gisèle, le couple Ivan et Ana, Jean, Jean-Claude, Jean-Guy, Jean-Guy, Jean-Pierre, Louise, Marie-Claire, Michelle, Nicole, Pauline, Pierre, Pierrette, Réjane, Robert, Roger, Serge, Thérèse et Yvan

Entretiens spatiaux virtuels 2021 (Promenades virtuelles commentées avec Nathalie Boucher et Louise Levac sur Google Streetview) : André, Beverly, France, Gerry, Ginette, Jean-Claude, Jean-Guy, Jean-Guy et Louise

Capsules vidéo 2022 (Entrevues et montage par France Pellerin, Joëlle Perron-Oddo et Anik Tourangeau) : Céline, Christiane, Dianne, Florent, Jacques, Lorraine, Nicole, Robert, Richard et Thérèse.

Notre reconnaissance va aussi aux bénévoles, notamment à France Pellerin qui fut souvent le premier contact avec les témoins, ainsi qu'aux employés temporaires ou d'été qui ont contribué avec ardeur et créativité au projet.

Nous tenons à souligner la contribution remarquable de Nathalie Boucher, Sylvie Boyer, Louise Levac et Joëlle Perron-Oddo à l'idéation, à l'adaptation et à la réalisation du projet, durant ses diverses phases. Nous saluons aussi le travail de Marcela Aranguiz, aux archives photographiques, qui a permis d'illustrer ce livret.

Le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* n'aurait pas eu cette ampleur sans le soutien du Cégep Édouard-Montpetit et du Programme d'aide à la recherche et au transfert – Innovation sociale (PART-IS) du ministère de l'Enseignement supérieur du Québec. Il a aussi été financé par l'Entente de développement culturel conclue entre la Ville de Longueuil et le gouvernement du Québec. Mentionnons d'ailleurs le soutien précieux de Stéphanie Briaud, conseillère en développement culturel au Bureau de la culture et des bibliothèques de la Ville de Longueuil.

* *Le genre masculin est utilisé dans le livret pour désigner toutes les personnes uniquement dans le but d'alléger le texte. Cet emploi ne vise aucune discrimination.*

Préface



Alors que le berceau de Longueuil, situé près de l'actuel parc de la Baronne dans le site patrimonial du Vieux-Longueuil, remonte à l'époque de la Nouvelle-France, la forme actuelle de la ville, à l'instar de plusieurs cités dans le monde, s'est modelée au 20^e siècle au gré de fusions successives avec d'autres municipalités (Montréal-Sud, LeMoigne, Mackayville-Laflèche, etc.). L'une de ces anciennes municipalités s'appelait Ville Jacques-Cartier. Elle occupait une vaste portion du territoire qui constitue aujourd'hui la ville de Longueuil. Lors de la fusion des deux municipalités la population de Longueuil avait d'ailleurs quintuplé ! Vous vivez, marchez, étudiez, magasinez ou travaillez probablement, sans le savoir, dans les rues de Ville Jacques-Cartier !

Constituée en 1947 et fusionnée à Longueuil en 1969, cette vaste banlieue ouvrière, ville-champignon québécoise par excellence, a connu une existence fulgurante mais très courte. Et pourtant, son histoire vaut la peine d'être racontée et léguée aux générations futures, car elle permet de comprendre, d'aimer et de prendre soin de nos quartiers longueillois, dans toute leur diversité, leur imperfection et leur beauté. Le patrimoine hétéroclite de Ville Jacques-Cartier se dévoile aux personnes qui savent le déceler. Au détour d'une rue à l'apparence banale, une petite maison de type « boîte à chaussures » (*shoebox*) laisse paraître un fragment de papier-brique, une usine de filtration dévoile son architecture moderne grandiose, une enseigne peinte colorée fait revivre les grandes années de la Ferronnerie Leduc, un garage cache un toit courbé rappelant l'existence d'un cinéma de quartier, une demeure discrète évoque la présence d'une vedette hollywoodienne ...



Enseigne peinte de la Ferronnerie A. Leduc inc., encore visible en 2023, au coin de la rue Sainte-Hélène et du boulevard Curé-Poirier. Photo : © Joëlle Perron-Oddo

Les pionniers de Ville Jacques-Cartier, fuyant pour la plupart la crise du logement à Montréal après la Deuxième Guerre mondiale, avaient peu de moyens, mais faisaient preuve de débrouillardise, de créativité et de solidarité. Plusieurs se sont *autoconstruits* avec les *moyens du bord*, en recyclant des matériaux glanés ici et là, près de baraques de l'armée à Montréal-Sud ou aux Shop Angus à Montréal. Puis, sont apparus, avant même les services publics, des patinoires pour les enfants, des groupes communautaires, des classes improvisées... Ville Jacques-Cartier n'est pas uniquement synonyme de temps durs. Son territoire a abrité des idées politiques révolutionnaires, un des premiers centres commerciaux au Québec, un tissu communautaire et solidaire tissé par des femmes, des innovations techniques nées de la nécessité, etc.

Afin de documenter une histoire populaire longtemps confinée à la marge de l'histoire avec un grand H ainsi qu'un patrimoine modeste, bigarré et surprenant, de nombreux témoignages d'anciens résidents de cette vaste banlieue ouvrière surnommée le petit *Farouest* par Jacques Ferron¹ ont été recueillis lors d'entretiens, procurant aux chercheurs et chercheuses une mine d'or d'informations inusitées et essentielles, pour comprendre de l'intérieur, avec ses tripes et son cœur, Ville Jacques-Cartier. S'inscrivant dans une démarche en histoire orale, le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* a permis de recueillir, entre 2018 et 2023, plus d'une quarantaine de témoignages d'anciens résidents de Ville Jacques-Cartier, totalisant plus de 135 heures d'entrevues. Il a mobilisé un grand nombre de citoyens, de bénévoles et de témoins, tout autant que le milieu de la recherche historique et des archives. Inauguré par la géographe Louise Levac, ancienne présidente et directrice générale de la Société historique et culturelle du Marigot, le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* a connu, au fil de ses différentes phases, un grand rayonnement non seulement auprès de la population de Longueuil, mais aussi à l'échelle nationale.

Modèle exemplaire d'une démarche en histoire orale entreprise par une société d'histoire locale, le projet a même fait naître une méthodologie, soit *l'entretien spatial*, qui utilise de manière originale la spatialité pour faire émaner les souvenirs intrinsèquement liés à des lieux précis lors de témoignages. Vu la vulnérabilité et l'âge de plusieurs témoins, la pandémie de COVID-19 a été transformée en occasion pour tenir ces entretiens spatiaux de façon virtuelle et pourtant adaptée à leurs connaissances informatiques. Cela permet dorénavant

¹Patry, Richard. À contre-langue et à courre d'idées – Chapitre 3. Le vocabulaire francisé dans l'œuvre de Jacques Ferron : le cas du « Farouest » – Presses de l'Université de Montréal, 2014.

d'utiliser cette méthodologie avec des anciens résidents de n'importe quel secteur, peu importe leur adresse actuelle.

L'intégration de témoignages a permis de découvrir ou de confirmer des éléments de la vie quotidienne à Ville Jacques-Cartier. Bien plus qu'une simple accumulation de fragments de mémoire morcelés, la mise en commun des récits construit, combiné à la recherche historique plus traditionnelle, une histoire urbaine populaire qui éclaire des zones restées dans l'ombre. Concrètement, la récolte et l'analyse des témoignages a permis notamment de faire ressortir ces éléments :

- L'importance du centre d'achats Jacques-Cartier, inauguré en 1957, pour la vie sociale;
- La présence de nombreux petits commerces et services de proximité au coin de plusieurs rues, et même intégrés à des maisons au cœur d'un bloc;
- Les transformations successives de nombreuses maisons relevant du patrimoine modeste, devenant intergénérationnelles ou accueillant des chambreurs;
- La production alimentaire locale et même la présence d'animaux;
- L'énorme travail des femmes, qu'il soit domestique ou générant des revenus complémentaires de façon souvent informelle, sur le territoire durant la journée pendant que les hommes travaillaient ailleurs;
- La fréquentation de nombreuses écoles par presque chacun des témoins car lesdites écoles « poussaient » sur le territoire, pour répondre à l'explosion démographique puis à la scolarisation plus importante avec la Révolution tranquille;
- L'évaluation très contrastée de l'héritage du maire Léo-Aldéo Rémillard, que certains voyaient comme un bienfaiteur et d'autres comme un bandit, la plupart des témoins demandant de ne pas être enregistrés quand ils en parlaient, que ce soit en bien ou en mal;
- La vitalité du cinéma à Ville Jacques-Cartier et à Longueuil durant cette période.

Avec cette nouvelle documentation, on peut rêver à une histoire plurielle de Longueuil qui donne entre autres la place qui lui revient à Ville Jacques-Cartier, et qui pourrait mobiliser des chercheurs adoptant des approches critiques peu appliquées jusqu'à aujourd'hui à la compréhension du patrimoine de cette grande ville de la Rive-Sud de Montréal (histoires ouvrière, féministe, décoloniale, des communautés ethnoculturelles², etc.)

L'histoire orale : Un outil précieux, des récits empreints de subjectivité

Ce livret a été rédigé par Étienne Perreault-Mandeville et l'anthropologue Nathalie Boucher de l'organisme R.Es.P.I.R.E. et édité par Joëlle Perron-Oddo avec l'aide de Florence Choquette. L'histoire orale de Ville Jacques-Cartier ne cherche pas à être exacte, mais plutôt à continuer de faire vivre cette municipalité. Si certaines données ont été contre-vérifiées, les souvenirs des témoins peuvent contenir des erreurs de nature historique, que nous n'avons pas toutes corrigées ni forcément décelées.

En complémentarité de ce livret

Pour en apprendre davantage sur les faits, consultez le livre de Michel Pratt, *Jacques-Cartier, une ville de pionniers 1947-1969* (éditions Michel Pratt, 2022). Il est disponible au <https://michelpratt.quebec/wp/boutique/jacques-cartier-une-ville-de-pionniers-1947-1969/>, à la Société historique et culturelle du Marigot et à la librairie Alire à Longueuil.

Important : la plupart des photographies d'archives publiées dans le livret ont été trouvées à l'origine par Michel Pratt, président de la Société historique et culturelle du Marigot de 1998 à 2015. Historien, éditeur, toponymiste et scénariste, Michel Pratt a œuvré à la recherche tant historique qu'iconographique sur Ville Jacques-Cartier et a publié plusieurs ouvrages de référence à propos de Longueuil et de ses anciennes identités territoriales.

²L'histoire et le patrimoine plus récents des communautés ethnoculturelles à Longueuil restent à être explorés et documentés plus spécifiquement. Il s'agit d'un vaste projet de recherche en soi. Il serait essentiel de réaliser ce travail avec et pour les citoyens de Longueuil issus de l'immigration. À titre d'exemple inspirant, citons la cartographie participative réalisée en 2023 par un groupe universitaire chapeauté par Claudine Déom, professeure à l'École d'architecture de l'Université de Montréal, qui a permis de documenter les lieux patrimoniaux de la diversité à Montréal-Nord.



Lancement du projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* en 2017.
Ci-dessous, l'église de Notre-Dame-de-Grâces, une soixantaine d'années plus tôt.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7716



Le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* a connu plusieurs moments phares qui ont contribué à son succès et qui valent la peine d'être soulignés.

Son lancement, qui s'est tenu en août 2017 à l'église de Notre-Dame-de-Grâce, a rassemblé près de 200 personnes qui ont pu voir une exposition de photos des années 1950 et 1960 et visionner le film *Coteau-Rouge* à la belle étoile en présence de son réalisateur André Forcier.

L'événement *Cinquante ans après la fusion de Ville Jacques-Cartier et Longueuil*, tenu au Cégep Édouard-Montpetit, a réuni plus de 200 personnes en décembre 2019, en offrant une exposition de photos d'archives ainsi que des interventions de l'urbaniste Gérard Beaudet et des historiens Michel Pratt, Valérie Blanc et Guillaume Vallières.

En octobre 2021, la Société historique et culturelle du Marigot a présenté, à titre de coorganisatrice avec la Fédération Histoire Québec, le colloque *L'histoire orale : une pratique en évolution*, dont la conférence d'ouverture a été donnée par l'historien Steven High, sommité en histoire publique et orale. Avec la contribution de nombreux partenaires tels que le MEM – Centre des mémoires montréalaises, l'Écomusée du fier monde, le Centre d'histoire orale et de récits numérisés de l'Université Concordia et le Réseau muséal de l'Abitibi-Témiscamingue, ce colloque multidisciplinaire a réuni des praticiens et praticiennes en provenance de centres d'histoire, de sociétés historiques et d'universités, ainsi que de différents domaines artistiques intégrant l'histoire orale. Le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* ainsi que la démarche en histoire orale de la Société historique et culturelle du Marigot ont été salués pour leur grande qualité et leur approche innovante.

Offertes dans le cadre des célébrations du 75^e anniversaire de Ville Jacques-Cartier en mai 2022, des visites animées dans Coteau-Rouge ont incité une centaine de participants et participantes à revisiter des lieux emblématiques de ce quartier documentés grâce aux témoignages. Ces visites ont aussi permis de discuter sur le terrain de plusieurs enjeux d'actualité, notamment des questions de préservation et de mise en valeur du patrimoine modeste urbain dans un contexte de crise du logement, alors que de nombreux bâtiments porteurs de l'histoire de Ville Jacques-Cartier, plus ou moins en bon état, ont été démolis dans les dernières années.



Maison construite en 1951 à Ville Jacques-Cartier. Le retrait du revêtement actuel permet d'apercevoir le papier-brique, probablement d'origine. Vacante, la maison était l'occasion de discuter des enjeux liés à la reconnaissance et à la protection du patrimoine modeste durant la visite animée de Coteau-Rouge. Photo : ©Berchmans Rauzon



L'ancien cinéma Vox lors d'une visite animée dans Coteau-Rouge pour souligner les 75 ans de Ville Jacques-Cartier. Photo : ©Berchmans Rauzon



Céline Pellerin, devant sa résidence d'enfance, construite par son père, sur la rue Duvernay, lors du tournage d'une capsule vidéo pour souligner les 75 ans de Ville Jacques-Cartier.



Florence Choquette, employée d'été, animant l'atelier interactif offert à l'organisme CESUMA œuvrant auprès de familles longueuilloises issues de la communauté haïtienne.

À l'été et à l'automne 2023, des ateliers interactifs ont été organisés auprès de trois organismes communautaires implantés à Longueuil (CESUMA, La Mosaïque et Carrefour Mousseau) afin de joindre de nouveaux publics notamment issus des communautés culturelles et de leur faire découvrir l'histoire de leur quartier, tout en établissant des liens avec des thématiques touchant leur réalité actuelle

(crise du logement, mobilité active, changements climatiques, nouveaux divertissements en ligne, vie de quartier, etc.)

Enfin, en 2024, les réalisateurs André Forcier et Jean-Marc E. Roy feront vivre leur film sur Ville Jacques-Cartier dans divers festivals. Mettant en vedette Pierre Curzi, France Castel, Gaston Lepage, Sandrine Bisson et Charlotte Aubin, le film s'appuie aussi sur une partie des témoignages recueillis lors du projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur*, les témoins concernés ayant été filmés devant leur maison d'enfance et des photos du fonds d'archives étant animées. En outre, le poète Jean-Marc Desgent et l'architecte Mario Petrone y font l'éloge du patrimoine modeste qui caractérise l'ancienne banlieue ouvrière. De plus, la Ville de Longueuil lancera des parcours thématiques sur Ville Jacques-Cartier via l'application mobile *Explorez Longueuil* à partir des informations recueillies par la Société historique et culturelle du Marigot.

S'appuyant sur les témoignages de jeunes adultes ou d'enfants d'une autre époque appartenant à Ville Jacques-Cartier, le projet a également sorti de l'isolement plusieurs personnes âgées (de surcroît pendant la pandémie de COVID-19!), et a indubitablement contribué à bâtir des ponts intergénérationnels et interculturels qui perdureront. La mémoire de Ville Jacques-Cartier a ainsi été mise en valeur, mais aussi renouvelée et partagée avec moult citoyens de Longueuil, de tous les horizons, contribuant à alimenter leur fierté et leur sentiment d'appartenance. Marcher sur les pas des pionniers de Ville Jacques-Cartier, ce n'est pas rien !

Le projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* a été l'un des projets phares de la Société historique et culturelle du Marigot de 2017 à aujourd'hui. Le livret que vous avez sous les yeux est l'un de ses legs importants. Se basant sur des récits, anecdotes et témoignages de plus de 40 anciens résidents de Ville Jacques-Cartier, il se veut une mise en commun de leurs connaissances, de leurs expériences et de leur vécu à partir de certaines thématiques importantes concernant le développement des institutions et des infrastructures de Ville Jacques-Cartier tels que la santé, l'éducation, le commerce, les transports, les loisirs et divertissement et la culture. Les témoins y sont identifiés par leur nom et l'année de leur entretien.

Nous espérons que vous aurez grand plaisir à découvrir des pans inusités de l'histoire et du riche patrimoine de Longueuil ! Bonne lecture !



Responsable du projet *Ville Jacques-Cartier, haute en couleur* (2022-2024)

Santé et soins



Les soins et les lieux de santé

À ses débuts, Ville Jacques-Cartier comportait peu ou pas d'infrastructures de santé pour la population. Le premier hôpital construit à proximité de Ville Jacques-Cartier a été l'hôpital Charles-Lemoyne, achevé en 1966, à Greenfield Park. Auparavant, les résidents de la ville devaient aller pour la plupart à Montréal (Rosemont, Notre-Dame, Royal Victoria, Saint-Denis, de la Miséricorde, etc.) pour obtenir des soins qui nécessitaient notamment des opérations.

Il existait une initiative nommée « Goutte de lait » qui avait pour fonction de donner du lait pasteurisé et frais ainsi que des conseils aux mères concernant les soins prodigués aux enfants. Ces centres étaient en action depuis le début du 20^e siècle dans beaucoup de quartiers ouvriers de la province, notamment à Montréal et à Québec. Ils avaient pour but de diminuer la mortalité infantile au sein des populations vulnérables.

Du côté de Longueuil, on trouvait des bureaux de médecins, situés entre autres sur la rue Saint-Laurent avec les docteurs Tardif, Jodoin, Letellier, Mathieu et Lamarre. Pour sa part, le docteur Riopelle travaillait dans le sous-sol de la maison du sacristain M. Gagnon, située à côté de l'église Saint-Jean Vianney. Des docteurs tels que Ménard, Holland, Chaput et Blais avaient aussi leur bureau à Ville Jacques-Cartier et on ne parle que d'un seul chiropraticien, M. Raymond, situé au coin de la rue Joliette et du chemin du Coteau-Rouge, dont la clinique existe encore aujourd'hui au même endroit! Enfin, d'autres docteurs connus comme Jacques et Paul Ferron avaient leur bureau de médecin au sous-sol de la pharmacie Roland, au 1287, chemin de Chambly.



Le centre chiropratique Raymond, en fonction depuis 1959. Photo : © Joëlle Perron-Oddo

Docteurs Ferron

Jacques Ferron, écrivain québécois reconnu, aurait écrit une partie de son œuvre dans son bureau. On raconte qu'il arrivait très tôt le matin au bureau vers cinq ou six heures et qu'il écrivait avant de quitter pour ses visites médicales à domicile. Les frères Ferron étaient réputés être très humains, bons, leur clinique avait peu d'attente et leurs services étaient adaptés à la capacité de payer des ménages.

On trouvait également à Ville Jacques-Cartier quelques pharmacies telles que la pharmacie Durette située au coin de la rue Joliette et du Chemin du Coteau-Rouge, la pharmacie Roland sur le Chemin de Chambly et plus tard la pharmacie Laplante située au centre commercial Jacques-Cartier. De plus, plusieurs citoyens de Ville Jacques-Cartier se rendaient à la clinique médicale au coin des rues Saint-Laurent et Sainte-Hélène à Montréal-Sud, où l'on trouvait les bureaux des docteurs Tardif, Marcil et Girard ainsi que la clinique dentaire du dentiste Faucher. On nomme aussi une autre clinique d'un dentiste d'origine hongroise, mais qui était située à Montréal. Il est à noter qu'à cette époque, à Ville Jacques-Cartier, les dentistes avaient généralement mauvaise réputation (la pratique était

parfois d'arracher les dents sans anesthésie) et leurs services étaient coûteux. On évitait donc d'y recourir.

La plupart des docteurs, même s'ils avaient un bureau, se déplaçaient à domicile pour offrir les services et les soins. S'il s'agissait d'une consultation, le coût s'élevait à environ 3 dollars, mais pour un examen complet, c'était environ 7 dollars (Beverly Dubuc, 2019). Pour un accouchement, le coût pouvait s'élever à 35 dollars (Beverly Dubuc, 2019). Par ailleurs, dans les années 1940 et 1950, les accouchements se faisaient souvent à domicile ou à l'extérieur de Ville Jacques-Cartier comme à l'Hôpital de maternité Guérette situé à Longueuil, inauguré en 1949. Vers les années 1960, les femmes allaient accoucher davantage à l'hôpital (où le repos pouvait aller jusqu'à neuf jours), par exemple à l'Hôpital Saint-Lambert, ou à Montréal (Thérèse Boucher, 2019). Étant donné que plusieurs accouchements se faisaient à domicile au début de Ville Jacques-Cartier, il n'y avait pas d'équipements médicaux appropriés tels que des incubateurs ; on utilisait parfois le four à bois ou la cuisinière et on plaçait le bébé à proximité ou à l'intérieur afin de fournir une chaleur constante (Ginette Rougeau-Sirois, 2019 ; Louise Tessier, 2019). Ajoutons que, concernant la contraception et les menstruations, des femmes avaient recours à la méthode Ogino, une méthode de contraception naturelle et achetaient des serviettes hygiéniques, que le commerçant cachait parfois avec du papier journal (Ginette Rougeau-Sirois, 2019).

Parmi les problèmes de santé répertoriés à Ville Jacques-Cartier qui nécessitaient des soins particuliers administrés par un médecin, il y avait entre autres les hernies, l'appendicite, l'amygdalite, la spina bifida (manque d'acide folique), les complications liées aux accouchements ainsi que les accidents impliquant des blessures corporelles. Aussi, pour se soigner, on trouvait notamment dans les pharmacies des Aspirines (acide acétylsalicylique utilisée comme anti-inflammatoire), du Mercurochrome (merbromine utilisée comme antiseptique topique) et des *plasters* (bandages). Les médicaments tels que les Aspirines venaient dans de petites boîtes métalliques avec un système d'ouverture à l'épreuve des enfants. Les Aspirines et autres produits pharmaceutiques étaient interdits de vente au détail dans les commerces autres que les pharmacies, sous peine d'amende.

Enfin, à cette époque, il n'y avait pas d'assurance médicale alors que tous les services et les soins de santé étaient payants, que ce soit pour la consultation, l'examen complet, l'accouchement, les opérations ou l'ambulance. Étant donné le

coût élevé des soins et la pauvreté de la population à Ville Jacques-Cartier, il n'était pas rare que les citoyens économisent, fassent des emprunts, se cotisent avec des amis ou des voisins ou contractent une dette à l'hôpital ou la clinique. On note aussi que certaines personnes faisaient du troc, par exemple en échangeant un service médical pour de la viande chevaline (Marie-Claire Blain, 2019).

Les soins personnels et l'hygiène

Lors de ses premières années en tant que municipalité, Ville Jacques-Cartier ne comportait pas d'infrastructures sanitaires telles que les égouts, les aqueducs et l'eau courante. Les pratiques d'hygiène étaient conséquentes aux conditions matérielles précaires. Certains résidents avaient un puits artésien (avec source d'eau ou à remplir), mais d'autres devaient demander à leur voisin pour avoir accès à l'eau de leur puits ou encore devaient acheter des chaudières d'eau de camions-citernes livrant à domicile qui coûtaient entre 5 et 25 sous la chaudière, selon les récits (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).



Photographie montrant l'usine de filtration des eaux de la paroisse de Notre-Dame-de-Grâces, à Ville Jacques-Cartier. Sur le bâtiment, on peut voir une enseigne avec des armoiries et l'inscription : « JACQUES-CARTIER, USINE DE FILTRATION », vers 1963. © Société historique et culturelle du Marigot, no.7773

Plusieurs résidents de Ville Jacques-Cartier ne possédaient pas, à ses débuts, de bain ni de douche à l'intérieur de leur domicile. Ainsi, plusieurs se lavaient à la mitaine (à la main quotidiennement) ou faisaient leur toilette du samedi dans des cuvettes ou des bassines. L'eau pouvait être chauffée à l'aide d'un chauffe-eau électrique qu'on mettait dans l'eau de la cuvette directement. On pouvait également chauffer l'eau sur le poêle à bois ou à l'aide d'un *boiler* (réservoir) qu'on versait par la suite dans la cuvette. Ce n'est que tardivement que l'eau courante, et les bains, ont fait leur entrée dans les maisons.

Les soins des cheveux

Témoignage de Louise Tessier

« Pis dans ce temps-là, les hommes se faisaient faire la barbe. Il y avait toute une cérémonie là ! Ce n'était pas juste couper la barbe comme ça, les compresses. Puis il y avait dans le temps des fêtes, tous les petits gars venaient, il pouvait y en avoir douze. Ils ne prenaient pas de rendez-vous dans ce temps-là. [...] je commençais avec le *clipper* les petits gars puis lui les finissait. Fait que pour aider, ils prenaient des numéros. Douze petits gars-là, c'était bruyant. Mais ça, je me souviens que oui il a eu une bonne clientèle, ah oui de plus en plus. Pis même [le barbier] qui nous coupait les cheveux [aux filles]. Pis il y avait comme, je ne sais pas s'il avait inventé ça, il y avait qu'on appelait ça la coupe "Chinger", les cheveux courts en arrière plus long. Puis on allait à l'école pis là d'autres petites filles qui venaient avec leur mère et elles disaient qu'on veut la coupe "Chinger". Ça venait de Chine, chinois là tu sais un peu comme Chinoise là. [...] c'était court, c'était comme on avait un toupet, c'était séparé puis c'était un petit plus long, c'était comme les Chinoises un petit peu comme on peut voir. [...] Pour les filles, oui. Il n'y avait pas beaucoup qui venait, mais tu sais là. [...] Les cheveux longs c'était des tresses. Peut-être vers l'âge de seize, j'ai sûrement commencé à aller chez la coiffeuse. [...] les gens se faisaient donner des "perm" qu'on appelait, des permanentes, ça là fallait que ce soit frisé longtemps, tu sais. Tu sais qu'il y en avait souvent qui se faisaient faire ça à la maison. Des tout petits bigoudis, ça sentait fort les produits ». »

La propreté et l'hygiène au quotidien

Témoignage de Pierrette Levac-Côté

« C'étaient des camions-citernes qui vendaient de l'eau au seau, à la chaudière, je pense quelque chose comme ça. Pensez-vous que les gens ont des bains à la maison quand ils achètent de l'eau à la chaudière ? Donc, ça fait partie des choses qui fait qu'on a une mauvaise réputation. Quand on va en dehors, on est sale. On n'est pas toujours luisant, pas ben ben propre. Pis on sent parce qu'on a peut-être une espèce de bain-lavabo si on veut une fois par semaine peut-être. Pis on reste dans un endroit poussiéreux parce que la fameuse glaise quand elle est mouillée elle est ben collante et on renfonce, mais quand ça devient très sec l'été, ça te fait une poussière. Quand un véhicule passe dans une rue, tu vois la poussière lever par-dessus les maisons, c'est vraiment... T'es pas trop propre, vois-tu ? ».



Photographie montrant une mère qui tient le premier garçon baptisé de la paroisse Saint-Vincent-de-Paul, à Ville Jacques-Cartier. On aperçoit également un autre jeune garçon, ainsi qu'une cage dans laquelle se trouve un lapin, 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7729

Quant aux toilettes, le modèle le plus courant était une *outhouse* ou bécosse située derrière la maison, à laquelle était ajoutée de la chaux régulièrement. Un témoin rapporte que le trou était déplacé régulièrement, et un potager de tomates était placé dessus (André Kahlé, 2019). D'autres maisonnées gardaient une chaudière dans un coin discret de la maison, qui était mise à la disposition pour les besoins personnels, et qu'on vidait quand elle était pleine, au coucher du soleil dans les tranchées qui servaient d'égouts ou dans les cours d'eau.

Les besoins personnels et les infrastructures sanitaires

Témoignage de Beverly Dubuc

« Ben quand t'es habitué à Montréal, t'as des égouts, t'as les toilettes. Sais-tu comment c'était les toilettes là-bas ? Quand le soleil était couché, tout le monde sortait leur chaudière puis ils s'en allaient à l'arrière, descendre la rivière, [...], ils allaient vider leur chaudière là. Mais tu sais le monde à un moment donné, tu sais, ils n'étaient pas habitués à ça ».

Éducation et scolarité



Le manque de personnel et d'infrastructures

À l'origine, très peu d'institutions éducatives à proprement dit existaient à Ville Jacques-Cartier. L'enseignement se faisait généralement dans des maisons privées comme chez Mme Trottier, Mme Marion, Mme Tessier, Mme Cormier et Mme Dion. Chez Mme Trottier, par exemple, on pouvait compter une quinzaine d'élèves de tous les niveaux du primaire, autrefois de la première à la septième année. Les élèves des dernières années étaient situés dans une chambre à part (Pierre Monette, 2019). Aussi, les élèves pouvaient disposer de pupitres en bois avec un couvercle, comme chez Mme Dion. Dans la maison privée située en face de l'ancienne Ferronnerie Leduc sur la rue Sainte-Hélène, où mesdames Tessier et Cormier enseignaient, se trouvait une fournaise à l'huile (c'est-à-dire au mazout) pour chauffer la pièce.

On dit que lorsque les élèves entraient dans la classe le matin, il arrivait parfois que la fournaise ne fonctionne pas et les élèves devaient alors garder leur manteau jusqu'à midi. Puis, au midi, ils et elles restaient à leur pupitre pour le dîner, car l'école était située loin du domicile familial et il n'existait pas de moyen de transport adéquat pour s'y rendre (Denis Champagne, 2019). Aussi, étant donné qu'il s'agissait de maisons privées, il n'y avait généralement pas de toilette à l'intérieur alors, à tour de rôle, lors de la pause, filles et garçons devaient aller faire leurs besoins dans la bécasse, et ce même l'hiver (Claude Viau, 2019 ; Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). On raconte également que, avant la construction des écoles et considérant le manque de place pour accueillir les élèves dans les maisons privées, une classe avait été aménagée dans une salle de billard (Mario Falardeau, 2018).

Après la Seconde Guerre mondiale, on observait un afflux des familles venant s'installer à Ville Jacques-Cartier, mais les infrastructures éducatives étaient toujours peu développées et il manquait des locaux pour aménager des classes primaires et secondaires. On raconte alors que certains résidents de la ville, comme la famille Charron qui possédait une maison sur la rue Briggs, avait loué leur grande propriété privée à la commission scolaire de Ville Jacques-Cartier afin d'aménager des salles de classe. Ses membres avaient alors déménagé dans une petite maison tout juste à côté, laissant alors la commission scolaire installer quatre classes de primaire pour les garçons (Jean-Guy Lavigne, 2021). À l'intérieur, le plancher était fait de bois franc et il y avait également de hauts plafonds (Serge Laliberté, 2019). Cette école, qui portait le nom de l'école Saint-Charles, n'existe plus aujourd'hui. Aussi, tout juste à proximité, on trouvait l'école

primaire pour les filles qui se nommait Jeanne-Dufresnoy, devenue aujourd’hui le centre communautaire Jeanne-Dufresnoy.



Images tirées d'un article de journal paru le 24 septembre 1948. À gauche, on voit l'institutrice Alexenna St-Pierre et ses élèves. Ceux-ci se trouvent dans une salle de billard qui a été convertie en salle de classe. À droite, on montre des enfants en train de boire de l'eau tirée d'une chaudière. Les photographies auraient été prises dans le secteur de Coteau-Rouge, à Ville Jacques-Cartier.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 6571 et 6572.



Jeunes garçons entassés dans une salle de billard, à Ville Jacques-Cartier, qui servait d'école temporaire.

Certains enfants sont assis autour d'une table alors que d'autres sont debout, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7666.

À la fin des années 1940 et au début des années 1950, les infrastructures éducatives se développent rapidement et les élèves auront l'occasion de fréquenter de nouvelles écoles inaugurées sur le territoire de la ville. Par exemple, on pouvait répertorier les écoles primaires Saint-Ernest, Élisabeth-Moyen, Lambert-Closse, Jeanne-Leber et Paul-de-Maricourt. Quant aux écoles secondaires, on trouvait l'école secondaire Bourgeois-Champagnat dirigée par les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame, l'Externat classique de Longueuil administré par les Frères Franciscains et plus tard Gérard-Filion, qui fut l'une des premières écoles polyvalentes au Québec. Cette dernière ouvre ses portes en septembre 1963. Toutefois, elle est inaugurée seulement le 19 janvier 1964.



Les écoles Lambert-Closse et Élisabeth-Moyen à Ville Jacques-Cartier, qui seront fusionnées pour devenir une seule institution, l'école Hubert-Perron, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7669

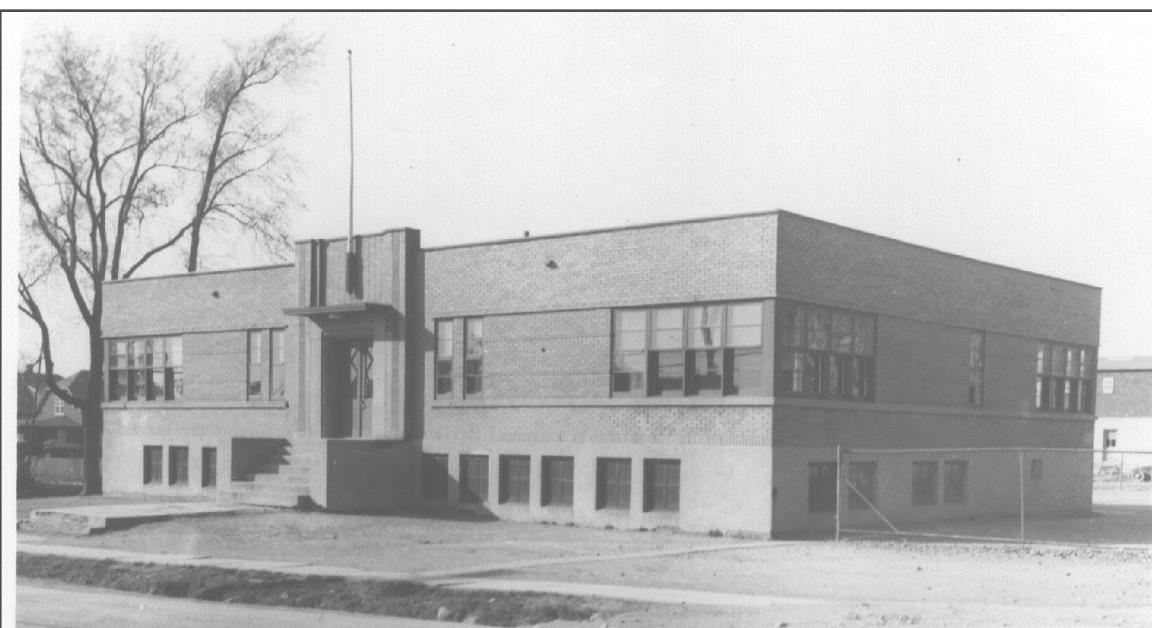
Enfin, étant donné le manque de personnel qualifié, plusieurs enseignants et enseignantes qui travaillaient à Ville Jacques-Cartier résidaient à Montréal. Ils et elles avaient généralement une prime pour le long déplacement à faire (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018) et le salaire était nettement plus haut que dans les autres institutions situées à Montréal, car il était difficile de recruter du personnel. On dit qu'en 1961, une enseignante à Ville Jacques-Cartier pouvait gagner 1000 \$ de plus qu'une enseignante travaillant à Montréal, pour

un total de 3300 \$ la première année (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).



Les élèves et les religieuses de l'école Saint-Charles, située au coin de Curé-Poirier et du chemin de Chambly. On peut voir un balcon ainsi qu'une croix au-dessus de l'école, 1932.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1106



L'école Saint-Ernest située sur la rue Sainte-Hélène, au coin de Coteau-Rouge à Ville Jacques-Cartier, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7684



Une classe à l'école Lambert-Closse, à Ville Jacques-Cartier. On voit, à l'arrière-plan, un tableau et des manteaux accrochés, 1949. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1119



Des élèves placés en rangs qui attendent de rentrer à l'école. Un groupe d'élèves qui se trouvent du côté gauche de la photo attendent d'entrer dans leur local de classe situé à l'intérieur de l'église Saint-Jean-Vianney tandis qu'un autre groupe d'élèves qu'on aperçoit en arrière-plan entrent dans la résidence d'Arthur Cumunel qui a été convertie en classes, entre 1946 et 1949.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7667

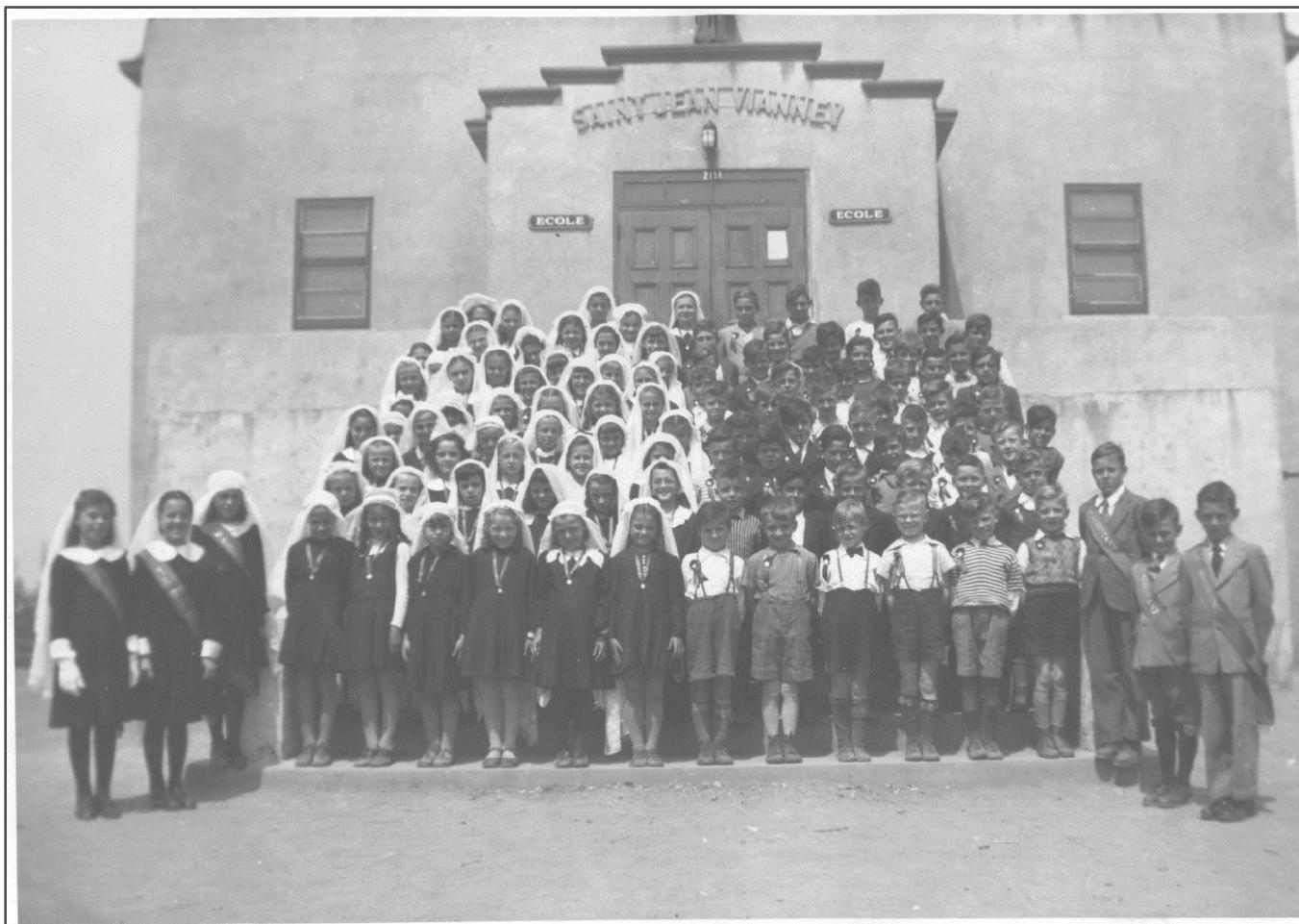
L'éducation sous contrôle religieux : la discipline

Avant la création de la Commission scolaire de Ville Jacques-Cartier à la fin des années 1940, l'institution religieuse était centrale dans l'éducation des enfants qui y résidaient. Ce sont entre autres les congrégations religieuses telles que les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame et les Frères et Sœurs Franciscains qui ont chapeauté le système éducatif à Ville Jacques-Cartier. Il y avait également certains enseignantes laïques qui côtoyaient les religieuses. Par exemple, à l'école Élisabeth-Moyen, on trouvait des religieuses franciscaines à la direction et des laïques à l'enseignement, mais c'est notamment avec le processus de sécularisation que l'institution religieuse cessera d'occuper une place centrale dans l'éducation, et plusieurs enseignants seront défroqués entre autres dans les années 1970 (Louise Tessier, 2019)



Le personnel enseignant de l'école Jeanne-Leber dans la paroisse de Notre-Dame-de-Grâces, à Ville Jacques-Cartier. On peut apercevoir des religieuses et à l'arrière de celles-ci, des professeures laïques, 1950. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7720

Sous le contrôle religieux, on observait une stricte ségrégation entre les sexes dans les premières écoles primaires et secondaires sur le territoire. Par exemple, l'école Saint-Charles (garçons) était séparée de l'école Jeanne-Dufresnoy (filles) ou encore l'école Élisabeth-Moyen (filles) était séparée de Lambert-Closse (garçons). On raconte que les garçons tentaient parfois d'aller voir les filles et vice versa, mais les enfants risquaient d'être punis par les frères ou les sœurs (Jean-Guy Bacon, 2018).



Photographie prise entre 1946 et 1949 qui montre une classe de jeunes enfants en habit de première communion devant l'entrée de l'église Saint-Jean-Vianney qui servait d'école. On peut voir les garçons et les filles séparés de chaque côté et le nom du bâtiment en haut de la porte.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7664



Photographie montrant les six religieuses qui furent les fondatrices de l'école de la paroisse Saint-Vincent-de Paul, à Ville Jacques-Cartier, assises autour d'une table située à l'extérieur. De gauche à droite, on aperçoit Sœur Denise-de-la-Trinité, Sœur Marie-de-Liesse, Sœur Omer-de-Luxeuil, Sœur Marguerite-de-l'Immaculée-Conception, Sœur Denis et Sœur Marie-Blanche-Emma, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7727



Des enseignants de l'école Saint-Ernest. De la gauche vers la droite, on peut voir les frères Euphrosin (Léo Fontaine), le directeur Cyrille (Arthur Héon) et Raoul-Pierre Robert. Derrière eux, on aperçoit huit femmes qui sont possiblement des enseignantes laïques, 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7685

La discipline pouvait parfois être très sévère. Par exemple, à l'école Paul-de-Maricourt, on dit que l'un des frères utilisait des manches de cuir pour aiguiser les rasoirs en guise de fouet afin de punir les garçons lorsqu'ils se bagarraient et s'intimidaient entre gangs (Jean-Claude Corriveau, 2019). Ce lieu d'enseignement était implanté dans un quartier plutôt défavorisé où vivaient des familles nombreuses et où il était fréquent de voir des gangs s'affronter. On raconte ainsi qu'un frère très autoritaire avait appelé par leur nom et fait monter sur la scène de l'auditorium de l'école une dizaine de garçons impliqués dans une bagarre entre gangs et qu'il leur aurait donné des « coups de strap » devant les autres élèves (Jean-Claude Corriveau, 2019). Enfin, si la strap était utilisée pour punir et discipliner les élèves, certains enseignants maltraitaient les élèves en leur donnant des coups avec une règle à mesurer en bois (Louise Tessier, 2019).

La discipline à la polyvalente Gérard-Filion

Témoignage de Richard Levac

« Au secondaire, 10^e et 11^e années, j'ai fait ça à Gérard-Filion ici sur... sur Curé-Poirier. Gérard-Filion qui ouvrait en [19]63-64. C'était la première polyvalente à Longueuil. Pis les deux ailes de Gérard-Filion c'était séparé. Gars sur un bord pis les filles sur l'autre. Pis, c'était vraiment *tough* à l'époque. Mais c'est un ancien frère qui était directeur à Gérard-Filion au début, pis quand le frère parlait-là, ça écoutait quand même les jeunes *toughs*, ils prenaient leur trou. »

L'Externat classique de Longueuil : des tensions et des occasions

L'Externat classique de Longueuil, inauguré en 1950, fut dirigé au début par les Frères Franciscains. L'aménagement de cette nouvelle école secondaire a suscité certaines tensions au sein de la population de Ville Jacques-Cartier. D'une part, elle se trouvait sur son territoire, à la limite avec celui de Longueuil et elle était donc aussi fréquentée par des jeunes de Longueuil. D'autre part, l'école portait le nom de « Longueuil » alors qu'elle se trouvait sur le territoire de Ville Jacques-Cartier.

Malgré ces tensions, l'Externat classique fut rapidement un pôle d'attraction et un lieu culturel important pour Ville Jacques-Cartier. Par exemple, il était possible d'aller regarder des films la fin de semaine pour un montant de 10 sous (Louise Tessier, 2021) et d'assister à des spectacles. Deux grands artistes québécois, Claude Léveillée et Michel Louvain, y ont donné des spectacles (France Pellerin, 2021). Enfin, il est important de souligner que l'inauguration de cette école a favorisé la scolarisation à Ville Jacques-Cartier, car c'était l'une des seules écoles secondaires à l'époque qui offrait des cours de dixième et onzième année, permettant d'accéder aux études supérieures (Jean Guy Campeau, 2021).

En plus d'avoir vécu de façon accélérée les mutations de la scolarisation autour de la Révolution tranquille, Ville Jacques-Cartier a été pionnière dans le domaine de l'éducation au Québec. On y a ouvert en 1963 la première école polyvalente, Gérard-Fillion et on a transformé en 1967 l'Externat classique de Longueuil en un des douze premiers Cégeps, deux innovations issues du Rapport Parent.

L'accès à l'éducation de l'Externat classique

Témoignage de Jean-Guy Lavigne, 2021

« Oui, alors c'est un endroit important qui a changé le cours de Jacques-Cartier après parce que les gens ont eu accès à l'enseignement supérieur. Autrefois, après le secondaire, c'était fini. Alors, cet endroit-là a amené la scolarisation, la véritable scolarisation à plein de monde. »



Vue aérienne de l'Externat classique, aujourd'hui le Cégep Édouard-Montpetit, sur le chemin de Chambly.

On peut également voir une partie du domaine Bellerive. 196-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7737



L'Externat classique de Longueuil, aujourd'hui le cégep Édouard-Montpetit, 196-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7738

Aperçu du système d'éducation

Le système éducatif de l'époque était très différent de celui d'aujourd'hui. Durant les premières années de la municipalité, les classes, notamment primaires, pouvaient se donner dans des maisons privées de la première à septième année. Lorsque les écoles primaires furent institutionnalisées, il fallait avoir six ans au 30 juin pour pouvoir s'y inscrire. Alors pour éviter de perdre une année pour les jeunes qui allaient avoir six ans dans les mois qui suivent, les parents pouvaient inscrire leur enfant dans une maison privée pour la première année et à l'école conventionnelle l'année suivante (Louise Tessier, 2021). Aussi, il n'était pas rare que des élèves fassent leur deuxième et troisième année, puis changent d'école pour terminer les autres années du primaire (Serge Laliberté, 2019).

En général, les élèves de Ville Jacques-Cartier étaient peu scolarisés, surtout dans les années 1940 et 1950. La plupart atteignaient la neuvième année (actuels secondaire 2 et 3), puis allaient sur le marché du travail. On dit par exemple que les garçons, fréquemment, pouvaient décider de quitter l'école à un jeune âge, soit 14 ou 15 ans, mais ils devaient impérativement trouver un emploi dans les jours et les semaines qui suivent, par exemple dans une épicerie (Jean David, 2019). Ce n'est qu'un peu plus tard que les classes de dixième et onzième années (actuels secondaire 4 et 5) se sont implantées dans la ville, mais très peu d'élèves se rendaient à ce niveau de scolarisation (Pierrette Levac-Côté, 2019). Pour les rares élèves qui terminaient la onzième année et qui voulaient poursuivre les études supérieures, ils et elles devaient se rendre à Montréal pour étudier et la commission scolaire versait un certain montant aux parents afin de couvrir les coûts des déplacements (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2019).

Enfin, il est à noter que même si les filles étaient davantage investies dans le parcours scolaire, elles empruntaient un parcours différent de celui des garçons. En effet, à l'époque, il y avait peu d'opportunité de carrière pour les femmes et nombre d'entre elles se retrouvaient femme au foyer et ménagère. Celles qui étaient instruites et qui avaient complété leur cheminement académique à la neuvième ou la onzième année avaient la possibilité de s'inscrire à l'école commerciale ou l'école normale afin de devenir par exemple enseignante,

secrétaire ou infirmière appelée alors « garde-malade » (Ginette Morel 2019 ; Jean David 2019)

Des mouvements d'éducation populaire

Il existait à l'époque un mouvement d'éducation populaire qui se nommait la Jeune chambre et qui s'apparentait à ce qu'on nomme aujourd'hui la Jeune chambre de commerce (JCC). Il s'agissait d'un mouvement organisé par et pour les jeunes. La Jeune chambre rassemblait des jeunes qui étaient déjà sur le marché du travail et offrait des cours et des formations continues. Par exemple, on donnait un cours d'introduction et un cours avancé intitulés « Parole et personnalité » et on organisait des concours oratoires. On émettait formellement des certificats lorsque la formation était complétée. Enfin, la Jeune chambre fut la branche concurrente d'un autre mouvement d'éducation populaire, soit la Jeunesse ouvrière catholique qui regroupait des jeunes issus de quartiers ouvriers et industriels (Jean-Guy Lavigne, 2019).



Photographie montrant des membres de la chambre de commerce de Ville Jacques-Cartier, lors d'une distribution de paniers de Noël, entre 194- et 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7738

Sports et loisirs



Les jeux et espaces de jeux pour enfants

Même si les familles de Ville Jacques-Cartier avaient peu de moyens économiques pour subvenir aux besoins de leurs enfants, cela ne les empêchait pas de pouvoir se divertir et s'amuser en s'adonnant à des activités très variées.

La bicyclette était un moyen de transport important à Ville Jacques-Cartier, mais elle était également un « jouet » adoré par les enfants. Plusieurs familles offraient des bicyclettes à leurs enfants ou même des voiturettes. Certains s'amusaient à décorer leur vélo en fixant par exemple des lanières de couleurs en plastique sur les poignées du guidon ou on pouvait accrocher un morceau de carton avec une épingle à la roue arrière afin de simuler le bruit d'un moteur (France Pellerin, 2021). Les enfants pouvaient également jouer au ballon, à la corde à danser, au bolo, à l'élastique, à la cachette, aux billes, à la balle molle, ou même créer des jeux de rôles et des pièces de théâtre.

Enfin, durant les premiers balbutiements de la ville, il y avait peu ou pas d'équipements de loisir et sportifs comme des parcs, des piscines, des patinoires, des terrains de baseball ou des équipes sportives (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). Vivant pour la plupart dans des milieux défavorisés avec peu de moyens, les enfants devaient alors développer une certaine créativité en s'inventant des jeux à l'extérieur entre amis, par exemple dans les champs avoisinants (Roger Bernier, 2019 ; Denis Champagne, 2019).

Les activités hivernales

Pour se divertir en hiver, on pratiquait des activités telles que le patin, le ski de fond et alpin ou la glissade. De nombreuses personnes, enfants et adultes, pratiquaient le patin. Au début, il n'existait peu ou pas de patinoire à proprement dit. Parfois, la ville venait arroser avec un réservoir d'eau le sol afin de former une glace (Denis Champagne, 2019). Dans les années 1950, certaines personnes allaient au parc Raymond, car c'était l'une des seules patinoires disponibles. Par la suite, de plus en plus de patinoires publiques se sont formées, notamment dans les cours d'école. On trouvait des patinoires sans bande derrière l'école primaire des garçons Lambert-Closse et elles étaient régulièrement entretenues (Gisèle Lemay, 2019). On dit que c'était un lieu de rendez-vous entre les jeunes garçons et les filles. Ils et elles allaient patiner et se rencontrer le soir lorsque les devoirs scolaires étaient terminés. Enfin, c'était un lieu pour patiner librement plutôt que pour jouer au hockey, qui était une activité encore peu pratiquée à

l'aube de Ville Jacques-Cartier (Louise Tessier, 2019). Or, rapidement, le hockey sur glace est devenu un sport prisé par les jeunes de la ville et on raconte que certains d'entre eux se servaient d'excréments de cheval gelé en guise de rondelle de hockey (Mario Falardeau, 2018).

D'autres activités étaient pratiquées en hiver comme le ski de fond (Bernadette Juneau, 2018) ou le ski alpin pour les personnes qui avaient les moyens de s'adonner à cette activité. Celles-ci pouvaient aller skier sur le Mont-Royal ou s'inscrire au club de ski de Longueuil. Les départs en autobus étaient organisés depuis l'Externat classique le dimanche après la messe et on se rendait dans les Laurentides ou en Estrie, par exemple au mont Orford ou à Sutton (Pierrette Levac-Côté, 2019). Certaines personnes n'ayant pas les moyens de payer pour les skis alpins se débrouillaient et s'en fabriquaient elles-mêmes. Ainsi, des skis pouvaient être fabriqués à partir de planches d'anciens barils de bois en chêne pour le vin où l'on attachait une corde pour fixer les pieds (Nicole David, 2019).



Partie de hockey sur glace jouée sur la patinoire située dans l'actuel stationnement de l'église Saint-Jean-Vianney, à Ville Jacques-Cartier, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7671



Une équipe de hockey de la ligue des « *Old Timers* » sur la patinoire de la paroisse. Parmi ces gens, on aperçoit Jean-Charles Desjardins, le secrétaire-trésorier de Ville Jacques-Cartier, entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7700



Deux équipes féminines de ballon-balai qui s'affrontent durant le carnaval, à Ville Jacques-Cartier. On peut voir des bâtiments en arrière-plan, 1965.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 3247

Enfin, plusieurs se souviennent d'une grande glissade en bois qui avait été construite sur la rue Front, sur le terrain de l'usine de filtration d'eau et qui était très populaire auprès des enfants (voir la photo en couverture). Elle a été en fonction entre deux et trois ans selon les discours des personnes interviewées, car il y avait trop d'accidents ; des enfants se seraient même cassé une jambe (Roger Bernier, 2019). Il s'agissait d'une structure en bois avec un escalier d'une hauteur de deux à trois étages avec des supports à la base afin de la maintenir en place. Il n'était pas rare que la glissade se brise. Il fallait la réparer et la solidifier avant de pouvoir continuer de glisser (Paulette Gaudette, 2019). Une ancienne résidente se souvient qu'elle *flashait* ses lumières à partir de sa résidence afin d'avertir son mari et ses enfants qu'il était l'heure de quitter la glissade et de rentrer pour souper (Paulette Gaudette, 2019). Enfin, lorsque l'été arrivait, la glissade était démontée. De nombreuses personnes du voisinage, surtout des hommes, se rassemblaient et s'entraidaient pour démonter la glissade. Il s'agissait alors d'une belle occasion pour réunir les familles et les enfants (Paulette Gaudette, 2019).

L'Œuvre des terrains de jeux

L'Œuvre des terrains de jeux (OTJ), sous la gouverne des paroisses puis de la Ville, avait pour mission d'offrir des activités sportives et de loisir aux jeunes. Les activités avaient lieu durant l'été, par exemple dans les cours d'école de Paul-de-Maricourt ou Lambert-Closse (Jean-Claude Corriveau, 2019 ; Jean-Guy Campeau, 2019). À ces débuts, l'OTJ était sectorisée selon les paroisses et chaque comité organisateur se réunissait pour élaborer des projets et des activités (Michelle Plante, 2019). Lorsque la Ville a pris le relais, elle recrutait des animateurs locaux qui devaient prévoir des activités afin de divertir les jeunes (par exemple, des parties de ballon chasseur ou de drapeau) (Jean-Guy Campeau, 2019). L'OTJ était aussi reconnue pour ses parades et ses défilés de chars allégoriques et faisait parfois office de « service de garde » pour les parents (Louise Tessier, 2019). De plus, à chaque saison estivale, elle offrait une visite guidée à l'usine Weston. Les jeunes aimaient beaucoup s'y rendre entre autres parce qu'ils repartaient avec un sac de pains et des gâteaux. Pour certains, « c'était la sortie de l'été ! » (Louise Tessier, 2019). Enfin, on raconte que l'OTJ organisait des activités destinées davantage aux garçons qu'aux filles. Les filles semblaient

plutôt intéressées par les activités de la Jeunesse ouvrière catholique féminine (JOCF) (Michelle Plante, 2019).



Photographie montrant des jeunes de l'Œuvre des terrains de jeux qui marchent sur le chemin du Coteau-Rouge. Il est possible qu'ils se dirigent vers la piscine Carillon. Sur l'image, on peut aussi voir des commerces, en arrière-plan, dont la Vitrerie Dominique et le dépanneur Valiquette, entre 19- et 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7710



Photographie montrant des enfants participant à l'Œuvre des terrains de jeux. Ceux-ci posent devant l'église Notre-Dame-de-Fatima., entre 19- et 195-.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7759



Photographie qui montre la parade de l'Œuvre des terrains de jeux de la paroisse Saint-Jean-Vianney qui passe sur la rue Saint-Georges. On aperçoit des enfants assis dans des chars, 1959.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7676

Les quilles et la danse

À l'époque, pour se divertir, surtout la fin de semaine, les adultes pouvaient s'adonner à des activités de loisir comme les jeux de cartes, les quilles, la danse et le bingo lors d'événements particuliers. On trouvait une populaire salle de quilles située au deuxième étage de l'épicerie Vincent sur le chemin du Coteau-Rouge. Aussi, on trouvait des salles de danse où les adultes se réunissaient la fin de semaine, car il n'existe pas de club à l'époque. Certaines salles se trouvaient dans des maisons privées, comme la salle de danse de la famille Guay (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).

« Planter » des quilles

Témoignage tiré de la capsule vidéo de Jacques Duchesne, 2022

« Et mon frère, l'ainé, était, ce que l'on appelle un planteur. C'est celui qui plante les quilles lorsqu'elle tombe et que quelqu'un a envoyé sa boule. Parce qu'évidemment, ce n'était pas mécanisé à l'époque. Il gagnait 10 sous la partie. »

Le cinéma et le théâtre

Il existait à Ville Jacques-Cartier deux cinémas (ou théâtres), le Royal et le Vox, et un à Montréal-Sud, le Dieppe, où l'on pouvait aller se divertir la fin de semaine. On projetait des films et des séries pour tous les âges, enfants et adultes. Au cinéma Royal, situé autrefois sur le chemin du Coteau-Rouge, on payait 40 sous le dimanche et parfois les samedis, il y avait un prix réduit à 25 sous (Jean-Guy Bacon, 2018). Au cinéma Vox, situé également sur Coteau-Rouge, on payait 25 sous le dimanche, parfois pour un programme double. On projetait notamment des films de cowboys, de Disney et des films romantiques (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). Pour ceux et celles qui n'avaient pas accès à un cinéma à proximité du domicile, des films, pour la plupart à thématique religieuse, étaient projetés dans les salles paroissiales (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). Dans les années 1950 et 1960, on pouvait également se rendre à l'Externat classique pour regarder par exemple des films de cowboys ou de Disney (Ginette Rougeau-Sirois, 2019).



Vue du public présent à une représentation au cinéma Vox sur le chemin du Coteau-Rouge. Sur la première rangée, on distingue certains membres du clergé, 1950.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7767

Enfin, certaines personnes allaient dans les cinémas situés à Longueuil sur la rue Saint-Charles comme l’Avalon et le Rio qu’on appelait le « petit cinéma » et dont on ne retrouve plus de trace aujourd’hui (Beverly Dubuc, 2019). Au cinéma Avalon, les films de King Kong, Abbott et Costello, Laurel et Hardy et Charlie Chaplin ont été projetés. On dit qu’il fallait payer environ cinq sous pour pouvoir écouter trois films (France Pellerin, 2019).

La baignade dans le fleuve Saint-Laurent

À ses débuts, il n’existait pas de piscine publique à Ville Jacques-Cartier et les résidents se baignaient dans le fleuve Saint-Laurent. Il y avait toutefois dans les années 1950 la piscine de l’île Sainte-Hélène, où l’on pouvait également profiter d’un pique-nique en famille (Ginette Rougeau-Sirois, 2019). Autrement, on pouvait se baigner ailleurs sur l’île Sainte-Hélène, aller à la plage au pied du pont Jacques-Cartier ou au pied du pont Victoria, mais lorsque la Ville de Longueuil a commencé à déverser les eaux usées dans le fleuve dans les années 1960, il y avait une période où il n’était plus possible de se baigner. On disait alors que lorsqu’on voyait des excréments flotter, c’était le signe qu’il fallait cesser la baignade (Robert Lacombe, 2018)

La course de chevaux

Sur le terrain de l’actuel Centre commercial Jacques-Cartier, inauguré en 1957, se trouvait la propriété des Lamarre. On y trouvait avant un terrain de terre où l’on organisait des courses de chevaux. Monsieur Lamarre entraînait ses chevaux à sa propriété, mais il allait également les entraîner dans les hippodromes Blue Bonnets et Richelieu sur l’île de Montréal. Lors des courses, les chevaux tiraient une petite voiture sur deux roues qu’on appelait « selkie » où les coureurs s’installaient pour diriger le cheval (Jean-Guy Bacon, 2018).

Le Petit Bouffon

Il existait à l’époque une petite épicerie située dans Coteau-Rouge qui appartenait à un certain Gilles Berthiaume. On dit qu’il avait une grande cour clôturée en arrière de l’épicerie où l’on pouvait se rendre la fin de semaine pour assister à des spectacles de lutte dans une arène, au coût de 25 sous. Les jeunes qui voulaient assister aux spectacles, mais n’avaient pas la somme nécessaire, grimpait sur un perron à proximité et pouvaient observer la lutte sans payer

(Jean-Guy Bacon, 2018). En plus de la lutte, on pouvait assister à des spectacles donnés par des comédiens et des clowns. D'ailleurs, le propriétaire de l'épicerie, Gilles Berthiaume, avait l'habitude de se déguiser en clown les fins de semaine. Il s'agissait d'un lieu prisé par les résidents de Ville Jacques-Cartier et qui permettait de se réunir et se divertir les fins de semaine (Gerry Rodrigues, 2021).

Les parades, les carnavals, les cirques et le char allégorique de *Planters*

Des carnavaux d'hiver et des parades au printemps étaient mis sur pied, dans les premières années de Ville Jacques-Cartier, par les paroisses comme celle de Notre-Dame-de-Grâce. Durant les carnavaux d'hiver, on organisait des parties de hockey, il y avait des glissades et des jeux pour enfants. Au printemps, des parades se déployaient autour de certaines thématiques, comme les métiers, et les personnes devaient se déguiser en fonction du thème choisi (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). À la fin du carnaval d'hiver ou durant les parades estivales, il était aussi possible d'assister à des défilés de chars allégoriques. On raconte que la fameuse compagnie Planters, qui vend des arachides, était présente tous les étés et défilait avec son char allégorique sur le chemin du Coteau-Rouge en lançant des sacs d'arachides aux enfants (Mario Falardeau, 2018)

Enfin, on raconte également qu'un cirque venait donner des performances une fois par année dans diverses paroisses. La troupe d'artistes s'installait dans un champ avec roulettes et animaux. Durant cet événement, une performance spectaculaire et attrayante pour les visiteurs se nommait le « poteauthon ». Une personne s'assoyait sur une plateforme fixée à un poteau et devait rester le plus longtemps possible, soit idéalement toute la période durant laquelle le cirque était présent, et ce même s'il faisait froid ou il pleuvait, le but étant de battre le record année après année (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).



André Lamoureux au moment où il tentait de vaincre un record mondial en restant sur une plateforme posée sur un poteau. L'événement se déroulait sur la rue Brodeur, à Ville Jacques-Cartier, 1960.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7753

Communautés ethnoculturelles



Des communautés d'ici et d'ailleurs

À ses débuts, on observait peu de mixité ethnoculturelle à Ville Jacques-Cartier. La plupart des résidents étaient d'origine canadienne-française, et provenaient généralement d'autres régions du Québec (peu de personnes étaient nées à Ville Jacques-Cartier à ses débuts) notamment de la Gaspésie, par exemple de Rivière-au-Renard et de Gaspé, de Beauce et d'Acadie (Jean-Claude Corriveau, 2019).

On trouvait également quelques d'anglophones qui, pour plusieurs, travaillaient à la base aérienne de Saint-Hubert, un employeur important à l'époque pour cette communauté. Il pouvait même arriver que des résidents de Ville Jacques-Cartier louent temporairement des logements à des militaires anglophones y travaillant (Jean-Guy Lavigne, 2019).



Trois jeunes filles sur les terrains de la famille Mastrogiuseppe, famille d'origine italienne importante dans le secteur Fatima à Ville Jacques-Cartier. On peut voir des serres en arrière-plan, entre 194- et 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7763

Après la Seconde guerre mondiale, on constate une reprise de l'immigration à l'international, ce qui amènera plusieurs vagues de nouveaux arrivants au Québec. Par conséquent, à Montréal, tout comme à Ville Jacques-Cartier, le profil ethnoculturel se transforma et ces vagues de nouveaux arrivants susciteront parfois une réticence des institutions quant à leur accueil sur le territoire (Jean-Guy Lavigne, 2019).

On notait la présence de personnes d'origine italienne, polonaise, hongroise, croate, ukrainienne, slovaque, française et allemande. Certaines tensions pouvaient s'observer avec la population locale, par exemple, lorsque des travailleurs italiens ont été engagés pour construire l'usine de filtration. On les appelait « DP », pour « Deported People » et certaines personnes les accusaient de voler leurs emplois (Jean-Guy Lavigne, 2019).

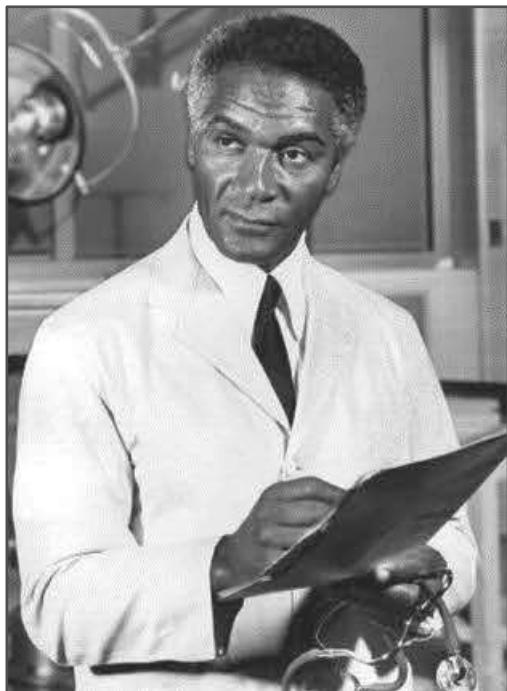
Les représentants de l'Église catholique n'étaient parfois pas très accueillants envers les gens de confession protestante. Par exemple, un couple dont la femme était protestante qui s'était uni devant un pasteur protestant du quartier Crawford Park à Verdun a dû se remarier dans la foi catholique à Ville Jacques-Cartier lors d'une cérémonie dans un presbytère, car on ne voulait pas laisser entrer une protestante au sein d'une église (Beverly Dubuc, 2019).

Enfin, s'il y avait peu d'immigrants d'Afrique, d'Amérique centrale et du sud ou d'Asie, Percy Rodrigues, un acteur d'origine afro-portugaise, a vécu plusieurs années à Ville Jacques-Cartier sur la rue Lasalle et fut un acteur célèbre durant les années 1960 et 1970. Son fils se souvient d'avoir fréquenté l'église anglicane St. Oswald à Montréal-Sud entre autres pour l'école du dimanche (*Sunday School*) (Gerry Rodrigues, 2019).

L'acteur Percy Rodrigues

D'après le témoignage de son fils, Gerry Rodrigues, 2019

Percy Rodrigues, né à Montréal en 1918 et d'origine afro-portugaise, a vécu plusieurs années à Ville Jacques-Cartier et a connu une carrière remarquable comme acteur, notamment à la télévision. Dans sa jeunesse, avant de devenir un acteur professionnel, Percy Rodrigues aimait inventer des pièces de théâtre qu'il présentait par exemple à l'église de sa paroisse lors de certains événements. Au début de sa carrière, il a travaillé comme videur (*bouncer*) dans les bars et a ensuite travaillé une dizaine d'années comme machiniste chez Pratt & Whitney. Puis, il a réussi à décrocher un rôle comme acteur et s'est fait connaître pour son rôle dans *Emperor Jones*, qui lui a permis de remporter le premier prix dans un festival national réputé à l'époque. Il a ensuite joué des rôles dans des pièces de théâtre sur la Broadway à New York comme *Blues for Mister Charlie* et dans des séries télévisées telles que *Peyton Place* à Hollywood et *Radisson* à Radio-Canada. Enfin, il a également travaillé à la radio et a produit des *voice-over* dans des bandes-annonces de films, comme le fameux film *Les Dents de la mer (Jaws)*, dirigé par Steven Spielberg en 1975.



À gauche : Publicité montrant Percy Rodrigues dans le rôle de Dr. Harry Miles de l'émission américaine *Peyton Place*, 1968. Photo libre de droit.

À droite : Percy Rodrigues apparaît souvent dans la chronique anglophone du journal local de Longueuil. On le voici ici lors d'un événement en l'honneur des vétérans. Le courrier du Sud/The South Shore Courrier, 13 janvier 1971, Collections de BAnQ.

Un coin d'Europe de l'Est à Ville Jacques-Cartier

D'après le témoignage d'Ivan et Ana Glavac, 2020 (traduction libre de l'anglais)

Au début des années 1960, Ivan Glavac, menuisier de père en fils et ouvrier sur des chantiers de construction, quitte Montréal et s'installe à Ville Jacques-Cartier dans une maison qu'il a construit lui-même sur la rue Leblanc entre la rue Laurier et le boulevard Roland-Therrien actuel. Sa femme Ana, arrivée de Slovénie comme lui auparavant, le rejoint quelques années plus tard. Le couple y habite longtemps avec ses quatre enfants. Malgré le caractère résolument canadien-français de Ville Jacques-Cartier, un secteur de la paroisse Saint-Pie-X où sont établis les Gavac semble réunir plusieurs familles d'origines européennes : leurs voisins sont Polonais, Slovène, Croates, Allemands et Italiens.

Un petit commerce de proximité (dépanneur) tenu par un francophone et sa femme d'origine croate est fréquenté par les Glavac et leurs voisins pour se procurer des pains qui ressemblent à ceux que l'on trouve en Slovénie et des saucisses fumées qui se conservent mieux que la viande fraîche. Ivan et Ana s'approvisionnent également à l'épicerie Steinberg au centre d'achat Jacques-Cartier, même s'ils retournent souvent à Montréal notamment pour acheter des légumes chez Warshaw sur le boulevard Saint-Laurent après le travail. Plusieurs familles dans l'entourage des Glavac perpétuent dans leur maison de Ville Jacques-Cartier des traditions de leur pays d'origine, comme la production de vin, de whisky et de *slivovitsa* (alcool de prunes) à la maison.

Les Glavac rencontrent plusieurs défis comme la barrière de la langue et la difficulté d'accès à l'école en français pour les immigrants et leurs enfants avant la loi 101. Alors qu'Ivan est jeune adulte, il tente d'apprendre le français mais on le lui refuse. La disponibilité des emplois varie aussi et ils vivent des temps plus ardu. Pendant un moment, Ana travaille à la maison en cousant des bas de nylon pour une entreprise industrielle. Ivan œuvre dans le domaine de la construction de manière intermittente. La famille Glavac va quelque temps à l'église de leur paroisse même si Ana et Ivan ne comprennent pas les sermons en français. Le curé local les apprécie parce qu'ils y viennent régulièrement. Néanmoins, lorsqu'ils achètent une nouvelle voiture, ils se déplacent à Montréal pour assister à la messe à l'église de la paroisse catholique slovène Saint-Vladimir située sur le boulevard Saint-Joseph dans le quartier Rosemont.

Transports et mobilité



Le développement des transports publics

Dans les premières années de Ville Jacques-Cartier, les déplacements s'effectuaient le plus souvent à pied (Jean-Guy Lavigne, 2019) ou à bicyclette, été comme hiver. De plus, des résidents se déplaçaient à cheval, tout comme des commerçants qui effectuaient ainsi des livraisons de lait et de glace à domicile. Avec le développement des transports motorisés publics et individuels tels que l'autobus et la voiture, ces modes de déplacement seront remplacés progressivement.



Photographie montrant deux jeunes hommes assis dans un chariot tiré par un cheval. Le conducteur serait Léon Daignault qui était livreur pour l'épicerie de A. Labelle, située au 1000, chemin du Coteau-Rouge. Le cheval se nommait « La puce », entre 194- et 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7691

Alors que la possession d'une automobile par les ménages progressait plus tranquillement que l'augmentation de la population, les transports publics étaient sollicités et leur utilisation posait plusieurs défis. Durant les premières années de l'existence de Ville Jacques-Cartier, il y avait deux compagnies qui assuraient le transport public par autobus dans la ville, soit Chambly Transport et Laval Transport. Chambly Transport faisait notamment la liaison entre Saint-Hubert et Ville Jacques-Cartier en passant par le chemin de Chambly. On raconte que c'était de vieux autobus d'après-guerre et qu'ils avaient souvent des problèmes mécaniques qui les empêchaient parfois d'arriver à destination (Jean-Claude Corriveau, 2019). On rapporte aussi que les autobus de Chambly Transport passaient environ aux 30 minutes (Robert Lacombe, 2019).



Des employés municipaux de Ville Jacques-Cartier lors d'une journée de pique-nique, en 1966. Derrière le groupe, on peut apercevoir un autobus portant l'inscription « CHAMBLY TRANSPORT », 1966.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 3912



Femme qui pose devant un autobus de Laval Transport. On peut également apercevoir une affiche de Coca-Cola. La photographie a été prise devant le dépanneur Valiquette, sur Coteau-Rouge, entre 194- et 195-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7662

Quant à Laval Transport, un terminus d'autobus, avec un grand stationnement et un hangar intérieur, était situé au coin de la rue Sainte-Hélène et du boulevard Curé-Poirier. La compagnie faisait notamment le déplacement jusqu'à Montréal (Louise Tessier, 2021) et il fallait payer une somme de cinq à dix sous (selon les témoignages) pour pouvoir traverser le pont Jacques-Cartier (Marie-Claire Blain, 2019 ; Denis Champagne, 2019). On raconte qu'il y avait souvent des délais dans les déplacements lorsqu'on prenait ces autobus et certains surnommaient cette compagnie « Laval en retard » (Marie-Claire Blain, 2019). Laval Transport pouvait effectuer les déplacements pour les écoliers, car la commission scolaire ne possédait pas d'autobus à l'époque et devait alors louer le service à des compagnies privées (Nicole David, 2019). Puis, dans les années 1950, la compagnie d'autobus Inter-cité assurera aussi le transport public à Ville Jacques-Cartier. Elle empruntait un parcours différent de Chambly Transport et Laval

Transport. Elle se rendait entre autres au centre commercial Jacques-Cartier devant l'ancien Woolworth et faisait également la liaison avec Montréal en passant par le pont Jacques-Cartier. De plus, on pouvait effectuer des correspondances entre les différentes compagnies, mais il fallait payer pour chaque titre de transport (Robert Lacombe, 2019 ; Mario Falardeau, 2018). Enfin, étant donné qu'il n'y avait pas de déplacement qui s'effectuait très tôt le matin, certaines personnes qui devaient se rendre à Montréal dès 5 h devaient faire de l'auto-stop (Robert Lacombe, 2018).

Il est à noter que, avant l'inauguration de la station de métro Parc Jean-Drapeau (autrefois appelé métro Ile Sainte-Hélène) en 1966, en vue de l'exposition universelle de 1967, il y avait un tramway de Montréal qui traversait le pont Victoria et passait par Saint-Lambert pour se rendre tout près de Ville Jacques-Cartier. Ainsi, plusieurs résidents de la ville prenaient ce tramway pour aller à Montréal (Denis Champagne, 2019 ; Pierrette Levac-Côté, 2019).

Le développement de la voirie

À la fin des années 1940 et au début des années 1950, les résidents de Ville Jacques-Cartier circulaient sur des routes de terre, comme on en trouve en milieu rural. Ce n'est qu'autour de 1960, notamment sous l'administration du maire Léo-Aldéo Rémillard, que les routes seront asphaltées, en commençant par les grands axes routiers (Paulette Gaudette, 2019). Dans les premières années de Ville Jacques-Cartier, le boulevard Curé-Poirier, le chemin de Chambly et le chemin du Coteau-Rouge étaient tous en terre. On raconte par ailleurs que le chemin de Chambly fut la première grande voie à être aménagée sur le territoire. Il s'agissait d'une ancienne route rurale qui se rendait jusqu'au Fort de Chambly, situé dans la ville du même nom (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).

Lorsque les routes étaient faites de terre, de l'huile (essence) était régulièrement déversée sur la chaussée, entre autres par la compagnie Huile Ménard, afin d'éviter que la poussière s'élève dans les airs, surtout durant l'été alors que le temps était sec (Denis Champagne, 2019). Le surnom Far West donné à Ville Jacques-Cartier vient justement du fait qu'en traversant le pont Jacques-Cartier depuis Montréal, il n'était pas rare d'observer un panache de poussière s'élever au loin au-dessus de la ville (Mario Falardeau, 2018). En hiver, on pouvait mettre du sable sur les routes, mais il pouvait y avoir tout de même trop de glace pour circuler sans danger. Certains renonçaient à se déplacer, par exemple pour la messe du dimanche (Denis Champagne, 2019).



Photographie montrant l'aspect du secteur du chemin de Chambly, à Ville Jacques-Cartier dans les années 1950. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1826

Les routes de terre étaient généralement surélevées et des fossés se trouvaient de part et d'autre. On raconte que pour traverser les fossés et accéder à leur domicile, certains résidents se construisaient de petits trottoirs en bois qu'ils devaient toutefois retirer et rentrer dans la maison le soir venu afin d'éviter qu'il soit volé. On dit aussi que des fosses septiques étaient parfois défectueuses et se déversaient dans les fossés qui bordaient les routes de terre (Mario Falardeau, 2018)

Du fait des routes de terre, les citoyens de Ville Jacques-Cartier se déplaçaient en bottes de caoutchouc. On raconte que ceux qui se rendaient à Montréal évitaient de montrer leurs bottes couvertes de boue sous peine d'être stigmatisés. Certains retiraient alors leurs bottes dans l'autobus et les mettaient dans un sac avant d'arriver dans la métropole (Louise Tessier, 2019). D'autres les déposaient dans le foin qui poussait dans le fossé bordant la route ou les laissaient directement sur le bord du chemin, à l'arrêt d'autobus ou au terminus, et les reprenaient au retour (Jean-Guy Bacon, 2018; Ginette Rougeau-Sirois, 2019 ; Ginette Morel 2019, Pierrette Levac-Côté, 2019 ; Beverly Dubuc, 2019).

La circulation routière sur les grands axes routiers

Dans les premières années de Ville Jacques-Cartier, sur les chemins du Coteau-Rouge, de Chambly et sur le boulevard Curé-Poirier, le transport motorisé était peu ou pas développé. Il n'existait donc pas de feu de circulation ou de code de la route qui encadraient la conduite des automobilistes. Lorsque le transport motorisé s'est développé dans la ville, les grands axes routiers sont devenus des routes convoitées, mais il y avait peu de réglementations et de signalisations.

« C'était effrayant là. Ça passait en fou », dit-on de la circulation sur Coteau-Rouge (Mario Falardeau, 2018). De même que pour le boulevard Curé-Poirier et le chemin de Chambly, il était dangereux pour les piétons de traverser la route et il fallait parfois patienter un long moment. Le chemin de Chambly était composé de trois voies, soit deux voies en direction sud et nord et une voie centrale de dépassement pour les deux voies, ce qui, selon certains, causait souvent des accidents. Par contre, sur ce chemin, on pouvait trouver quelques panneaux de signalisation *arrêt-stop* (Robert Lacombe, 2019).



Intersection du boulevard Curé-Poirier Ouest et du chemin de Chambly, à Ville Jacques-Cartier, 195-.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7731

Commerces de proximité



Les épiceries : des commerces très présents

Ville Jacques-Cartier comportait plusieurs commerces de proximité, dont des petites épiceries, que l'on pourrait qualifier de dépanneurs de nos jours. Ces établissements portaient pour la plupart le nom de famille du propriétaire. On trouvait par exemple les épiceries Brouillette, Dion, Vincent, Pellerin ou Laliberté. On y vendait des produits d'alimentation de base tels que du lait, du pain, des cannages et de la viande. Plusieurs de ces petits commerces se situaient dans des maisons privées, au domicile du propriétaire ou à proximité. Il était de même pour certains commerces comme les salons de coiffure et les boucheries (France Pellerin, 2021).

Un commerce bien connu de Ville Jacques-Cartier se nommait l'épicerie Vincent. Elle était située au 600, chemin du Coteau-Rouge. Au début des années 1950, la famille Vincent, qui, dit-on, était issue de la bourgeoisie longueuilloise (Jean-Guy Lavigne, 2021) était propriétaire d'une petite épicerie à Ville Jacques-Cartier comme nous pouvions en voir ailleurs dans la ville. Mais au cours des années 1960, l'entreprise ne cessait de croître et nécessitait un agrandissement. La famille Vincent décida alors d'investir dans la construction d'une épicerie plus grande à côté du premier commerce. On raconte que cette nouvelle épicerie fut un pas de plus vers l'entrée dans la modernité pour la ville (Jean-Guy Lavigne, 2021).

Connaissant un fort succès dans les affaires commerciales, l'entreprise familiale Vincent et Frères deviendra par la suite une chaîne de commerce d'alimentation réputée, notamment sur la Rive-Sud. Enfin, c'est une famille qui a eu beaucoup d'influence à Ville Jacques-Cartier et dont un membre, Jean-Paul Vincent, est devenu maire de la ville en 1963.



Course cycliste qui passe devant le magasin Vincent & Frères, à Ville Jacques-Cartier. On aperçoit la foule qui assiste à l'événement, ainsi que les participants à la course. En arrière-plan, on aperçoit un commerce portant l'enseigne « Dominion Royal Tires », entre 195- et 196-. © Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7724



Magasin général St-Onge, sur la rue Saint-Georges à Ville Jacques-Cartier, vers 1947.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 23000

Outre le grand nombre d'épiceries dans la ville, on trouvait également divers types de commerce spécialisés tels que la boulangerie, la boucherie, la buanderie, la cordonnerie, la quincaillerie (ou la ferronnerie), le magasin de vélo, de commodités telles que les meubles et l'éclairage et de vêtements. Il y avait également une biscuiterie où l'on pouvait acheter des biscuits et des bonbons en vrac, à la livre. Les bonbons coûtaient environ 1 sou (Jean-Claude Corriveau, 2021). On trouvait également un fleuriste au nom de Xhignesse (patronyme d'origine wallonne). Il s'agissait du seul fleuriste de Ville Jacques-Cartier. Au début, son commerce avait pignon sur rue sur le chemin de Chambly et de grandes serres étaient installées à côté du domicile familial des propriétaires, puis ces derniers ont déménagé leur commerce sur la rue Grant. Les fleurs étaient moins achetées comme décoration pour le domicile que pour des événements particuliers tels que les mariages et les funérailles (Michelle Plante, 2019).



La ferronnerie Béliveau sur le chemin du Coteau-Rouge à Ville Jacques-Cartier, 195-.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7693

Télévision en plein air

Témoignage de Pierrette Levac-Côté, 2019

« Dans le coin où on demeurait, nous autres, c'était le ferblantier ou la ferronnerie qui vendait des téléviseurs. Les premiers téléviseurs étaient vendus chez ces gens-là. Et puis y mettaient un téléviseur dans la vitrine, alors sur le trottoir dehors, c'est-à-dire devant leur devanture, il y avait plein de gens qui se rassemblaient par terre, assis, l'été évidemment là... qui s'assoyaient pis qui venaient voir les meilleures émissions ! »

Payer à crédit dans les commerces de proximité

Étant donné les difficiles conditions économiques vécues par la population de Ville Jacques-Cartier, il n'était pas rare que les résidents payent à crédit les biens et les services. Par exemple, il arrivait souvent que les gens payent l'épicerie à crédit, avec leur « compte ouvert », dans lequel ils pouvaient accumuler un certain montant avant de devoir rembourser la somme d'argent. Dans les années 1960, les biens de consommation tels que les appareils ménagers et les frigidaires, très dispendieux, étaient fréquemment payés à crédit à la semaine (Jean-Claude Corriveau, 2019). Enfin, on raconte que, pour le ou la vendeur.se, accepter de faire crédit était la seule façon de pouvoir développer et maintenir sa clientèle. Car celui ou celle qui n'acceptait pas ce compromis risquait de perdre ses client.e.s et donc son commerce (Serge Laliberté, 2019).

Le service à domicile et le commerce ambulant

Le service à domicile était déjà bien développé dans la ville. La plupart des résidents se faisaient livrer au domicile les produits de base tels que le lait (qui pouvait provenir par exemple de la laiterie Saint-Alexandre) et le pain (de la compagnie Toast Master, Weston ou de la boulangerie Mainville). Étant donné qu'il n'y avait pas d'eau courante, l'eau était également livrée à domicile directement dans le puits artésien. On raconte que l'eau était livrée au sceau au coût de 5 sous (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018). Puisque dans les premières années, la plupart des familles ne possédaient pas de réfrigérateur pour conserver les aliments, on trouvait des vendeurs de glace. Afin de la conserver, on la couvrait avec du bran de scie afin d'éviter l'exposition au soleil

(Pierre Monette, 2019). Aussi, d'autres produits tels que l'huile à chauffage (le mazout) et le charbon pouvaient être livrés à domicile. Enfin, le service à domicile se faisait le plus souvent à l'aide d'une voiture tirée par un cheval. Dans les années 1960, la voiture motorisée viendra remplacer le transport hippomobile.

Le commerce ambulant de frites de M. Petit

Si le service à domicile était bien développé à l'époque, il faut également souligner la présence marginale, mais marquante, de certains commerces ambulants, comme celui de Monsieur Gérard Petit. Celui-ci possédait déjà un restaurant sur le boulevard Curé-Poirier, mais c'est sa cantine ambulante qui a fait sa renommée! Monsieur Petit passait à cheval et faisait sonner une clochette afin d'avertir les résidents de sa présence. Il vendait une grande portion de frites emballées dans du papier journal pour la somme de cinq sous, des hot-dogs et des hamburgers. On raconte que l'odeur des patates frites était prégnante lorsqu'il passait dans les rues. Lorsqu'il circulait, par exemple, sur le chemin du Coteau-Rouge, avant que celui-ci ne soit asphalté, de la poussière s'élevait dans les airs et pouvait se déposer sur les patates frites ; cela n'empêchait pas les gens d'acheter et de déguster ses frites populaires (Françoise Guay et Pierrette Levac-Côté, 2018).



Une cantine de patates frites tirée par un cheval. On aperçoit le cuisinier à la fenêtre de la cantine, ainsi que des enfants et un chien. Le propriétaire de la cantine serait Gérard Petit et la photographie aurait été prise à Ville Jacques-Cartier, entre 194- et 195-.
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7659

La construction du centre commercial

Le centre commercial Jacques-Cartier a été construit en 1957 sur une ancienne propriété de la famille Lamarre. Les résidents de la ville s'y rendaient pour assister à des courses de chevaux dans un grand champ, situé dans l'actuel stationnement du centre commercial. Lorsque M. Lamarre a vendu sa grande propriété à la famille Steinberg pour la construction du centre commercial, l'événement a été marquant pour Ville Jacques-Cartier (Marie-Claire Blain, 2019). En effet, l'avènement du centre commercial, perçu comme un symbole de la modernité et de la société de consommation, procurait une fierté chez les citoyens de la ville. C'est un morceau de modernité, c'est l'Amérique qui arrive à Ville Jacques-Cartier, relate-on (Jean-Guy Lavigne, 2021). Si, au début des années 1950, on trouvait de nombreux petits commerces distribués sur le territoire tels que les épiceries, au début des années 1960, le centre commercial deviendra de plus en plus le lieu commercial prisé des résidents de Ville Jacques-Cartier. Enfin, il s'agirait de l'un des premiers centres commerciaux construits par l'entreprise familiale Steinberg au Québec, voire au Canada (Ginette Rougeau-Sirois, 2021; Pierrette Levac-Côté, 2019). Au Steinberg, qui était le magasin d'alimentation, il y avait un service à l'auto. Les gens de Ville Jacques-Cartier étaient très fiers de ça parce que c'était une innovation à l'époque.



Vue du magasin Steinberg au centre d'achat Jacques-Cartier.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot

Acheter local ou recycler pour se construire un chez-soi

Alors que les familles commencent à s'entasser dans des appartements insalubres à Montréal, plusieurs choisissent de quitter la ville pour devenir propriétaires à Ville Jacques-Cartier en achetant un terrain. Pour certains, c'est tout juste s'ils ou elles peuvent acheter le terrain. C'est pourquoi beaucoup de résidents de Ville Jacques-Cartier vont construire eux-mêmes leur maison.

Pour ce faire, ils auront recours au recyclage et achèteront les matériaux manquants au fil de leurs payes. Ainsi, ils vont utiliser le bois de vieux wagons de train, des clous retirés de vieilles planches de bois, du papier journal, etc. (Lorraine Pellerin-Charest et Céline Pellerin, 2022).

Plusieurs ne possèdent aucune formation en construction. Ils vont donc demander les conseils d'un menuisier, ou d'un membre de la famille, au fur et à mesure des étapes de construction de leur maison. Malgré cette aide, il arrive que les maisons possèdent de nombreux défauts. Les fuites d'eau sont récurrentes et certaines maisons ne possèdent pas de fondation. Pour embellir leur maison, les propriétaires de Ville Jacques-Cartier vont souvent utiliser du papier brique (Louise Tessier, 2021; Gisèle Lemay, 2020; Pierre Monette, 2019).

Le papier-brique

Témoignage de Mario Falardeau, 2018

« Pis y avait eu aussi la guerre qui se poursuivait en Corée, et les matériaux étaient encore restreints. Le métal, le caoutchouc ou le goudron, c'était encore restreint. On avait restreint les gens jusqu'en...à la fin de la guerre de Corée. Donc c'était très difficile d'avoir des matériaux de base. Les gens prenaient des bidons de sirop d'érable en métal, les découpaient, les dépliaient. Ils se faisaient des carrés de métal et tapissaient... y faisaient un damier sur leur maison et peignaient ça. D'autres maisons restaient en papier noir. Les plus riches s'achetaient un papier en imitation de brique, du papier-brique, et la maison de grand-papa était faite avec ça. C'étaient des grands carrés de papier-brique qu'on ajustait, pis ça donnait l'illusion de la brique. »



À gauche : La maison de François « Jimmy » Ménard et de son épouse Germaine Vinet Ménard. La maison était située au 1352, rue Grant, à Ville Jacques-Cartier, 195-.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1927

À droite : Jeanne Mercier, Georgette Courville, Yolande Roy et des enfants. La photographie a été prise devant la maison de Simone Roy Talbot, dans le secteur Coteau-Rouge, 1949.

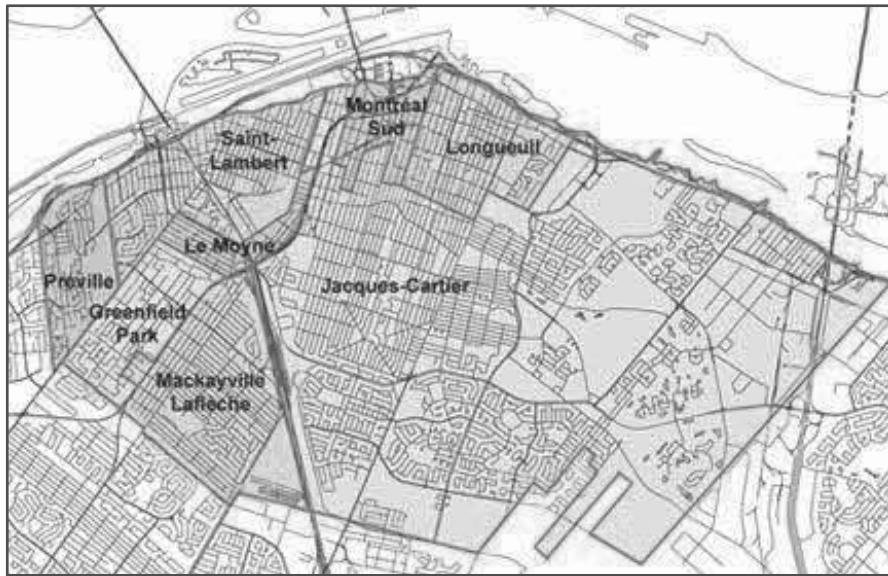
© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 1084



Mlle d'Amour qui pose à côté d'une boîte à lettres située devant la maison de Madame Roy. Cette demeure était située sur le chemin du Coteau-Rouge au coin de la rue Sainte-Hélène.

Mlle d'Amour était institutrice à l'école Saint-Ernest, à Ville Jacques-Cartier, 1945.

© Collection de la Société historique et culturelle du Marigot, no. 7690



Découpages de l'ancienne Municipalité de paroisse de St-Antoine-de-Longueuil, entre 1949 (détachement de Le Moyne du territoire de Ville Jacques-Cartier pour devenir une municipalité) et 1961 (annexion de Montréal-Sud à la Ville de Longueuil). Au sud se trouvait la Ville de Saint-Hubert, à laquelle s'est joint en 1971 le secteur Laflèche. Saint-Hubert est depuis 2002 un arrondissement de la Ville de Longueuil, ainsi que Greenfield Park. Le Moyne fait maintenant partie de l'arrondissement du Vieux-Longueuil. À l'est, on aperçoit la Ville de Boucherville. Source : © Ville de Longueuil

Le territoire de Ville Jacques-Cartier (1947-1969) comprenait :

- Le secteur Coteau-Rouge, autour du chemin du même nom, à l'histoire très mouvementée et dont la vitalité est illustrée dans le film éponyme d'André Forcier;
- Le « centre d'achats » Jacques-Cartier, le premier sur la Rive-Sud, remplaçant en 1956 une piste de course de chevaux dans Longueuil-Annexe;
- L'Externat classique dit « de Longueuil », pourtant à Ville Jacques-Cartier, devenu le Cégep Édouard-Montpetit en 1967;
- Le secteur Bellerive, construit à partir de 1957 par le promoteur Harmony Homes;
- Le secteur Fatima, développé à l'est près du fleuve, à l'identité bien campée;
- L'usine de la Canadian Pratt & Whitney Aircraft Company Limited puis la boulangerie Weston;
- De nombreuses paroisses qui, avec l'aide de l'Œuvre des Terrains de jeux (OTJ), ont structuré la vie des familles avant que de dynamiques organismes communautaires ne prennent le relais;
- Des secteurs agricoles avec des bâtiments de ferme tels la maison Millette et la grange ronde, à l'emplacement de la Place Désormeaux, mais surtout au sud-est où de vastes espaces ont été consacrés plus tard à des développements domiciliaires tels Collectivité nouvelle et le Parcours du Cerf.